Roger Mauge

La Sarbacane

GRASSET

Isolé

Constantin Melnik présente

LA SARBACANE

8° Y² 97303

83
27

ROGER MAUGE

LA SARBACANE

1961

BERNARD GRASSET
PARIS

DL-20-04-1979-10459



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© *1979, Éditions Grasset & Fasquelle.*

PREMIÈRE PARTIE

LA FORÊT

« Le XX^e siècle sera le cimetière des idéologies. »

JOAO GOULART,
président du Brésil de
1961 à 1964

CHAPITRE PREMIER

LUIS

1

Luis s'arrêta devant la glace de la salle de bains, en approcha son visage noir de soleil et passa la main sur sa barbe. Le moment était arrivé. Il était venu s'enfermer à la fazenda trois mois plus tôt pour la laisser pousser. Les gauchos avec qui il galopait dans la sueur, les rires et la poussière, chaque jour, pour le marquage des bêtes ou leur mouvement d'un pâturage à l'autre, s'étaient moqués de lui respectueusement, lui le fils du Maître, qui voulait se faire une barbe de juif, de penseur ou d'étudiant, dans leur univers glabre, musclé, rempli d'espace. Eux qui l'avaient connu petit, lui avaient appris à monter à cheval, à se ruer à bas de l'énorme selle dans la poussière pour écraser sous sa volonté le bouvillon freiné par le lasso et imprimer dans son cuir, au fer rouge, la douloureuse signature de la fazenda.

Sa barbe était maintenant assez fournie pour changer son visage, pour faire de Luis, avec quelques hardes de toile usée, quand il le faudrait, un de ces prolétaires de la forêt qui montent ou descendent des autocars brinquebalants aux frontières amazoniennes, revenant de l'exténuante quête du caoutchouc sauvage ou repartant vers les fleuves limoneux après avoir dilapidé dans des saouleries la poudre d'or et les pépites ramassées pendant des mois de patience. De ces hommes dont la vie vaut si peu cher que les soldats ne sont pas tentés de regarder leurs cartes d'identité graisseuses. Qui reconnaîtrait, à trois mille kilomètres de Rio, avec l'air soumis et la démarche fatiguée qu'il saurait prendre, le fils d'un des plus riches vendeurs et revendeurs de céréales d'Amérique du Sud, le garçon au ventre plat que les filles couchées sur la plage, embusquées derrière leurs lunettes noires, suivaient des yeux avec envie quand il chevauchait les vagues sur sa planche de surf, quand il remontait dans sa Porsche ?

Portant le sac où il avait mis les vêtements de son aventure, Luis descendit vers le grand hall l'escalier de bois précieux, ce bois couleur de braise qui, quatre cents ans plus tôt, avait donné son nom au Brésil et dont son père avait voulu que toutes les pièces d'habitation de la fazenda fussent

lambrissées, pour bien montrer que tout cela, les vingt mille têtes de bétail engendrées par des taureaux de concours venus d'Europe, les bâtiments de ferme impeccables alignés sous le soleil, l'eau domestiquée qui coulait pour arroser les fleurs, et jusqu'aux vaqueiros à cheval recuits dans leur obéissance affectueuse, était une victoire impérissable de l'argent et de la volonté sur le rien inorganisé qui s'étendait là avant, sur la nature brute où régnaient l'once et le serpent. L'once — la panthère brésilienne, le fauve tueur de bovins — que son père avait détrônée à coups de millions de cruzeiros, était d'ailleurs symboliquement présente dans le hall, empaillée, la plus grande once jamais abattue dans le Mato Grosso, et elle voyait maintenant de ses yeux gris-vert impassibles le fils de celui qui avait troué sa peau traverser le hall et sortir dans la lumière mourante du couchant. Lui aussi avait des yeux gris-vert impassibles, lui aussi pouvait marcher d'un pas silencieux. Lui aussi sans doute était un fauve.

Luis fit rouler la porte du hangar où était abrité le piper-cub, escalada le marchepied de la carlingue, ouvrit la porte de la petite cabine et cacha le sac à l'arrière. Puis il revint vers la maison des maîtres, au moment où, d'un seul coup, le soleil renonçait. En quelques minutes, les bâtiments de la fazenda se confondirent avec le ciel sombre. Quelqu'un appuya sur le démarreur du diesel, qui se mit à haleter régulièrement pour donner à ce petit univers perdu sa lumière.

Les hommes qui n'étaient pas mariés avaient leur bâtiment à part, avec une salle commune qui devenait, après le repas servi par Flavio le cuisinier luisant et essoufflé, le foyer, le « night-club » de la fazenda. Il suffisait que Luis, qui dînait avec eux, par principe, quand il était seul à la fazenda, prenne la guitare qu'on lui tendait et qu'il commence à jouer, pour que le sortilège de Hans, le joueur de flûte de Hameln qui entraînait les enfants derrière lui, se reproduise. Des portes çà et là s'ouvraient, les matrones et les jeunes filles entraient sans bruit s'asseoir le long des murs et leurs yeux noirs écoutaient Luis, guettant ses doigts qui faisaient vibrer les cordes par moments jusqu'au milieu de leur ventre. Nego Sete, le tout noir, qui jouait pourtant si bien, faisait mine de jeter sa guitare d'un air dégoûté, comme refusant d'accompagner le virtuose, et il fallait que Luis lui crie : « Joue ! joue avec moi, idiot ! » pour qu'il reprenne la cadence en même temps que les autres commençaient à chanter, au rythme de leur maître, le langoureux et nostalgique *Guantanamera.*

Parmi tous les yeux qui le regardaient, noyés dans la chanson, ceux de Maria cherchaient à rencontrer le regard de Luis. Luis s'envolerait demain au lever du soleil dans l'avion comme un Dieu et reviendrait un jour sans même prévenir. C'était dans l'ordre des choses, puisqu'il était le fils du Maître, et que l'ordre des choses ne pouvait être manœuvré, mais seulement subi. Mais aucune force au monde n'empêcherait que tout à l'heure, quand tout serait endormi dans la fazenda, quand le diesel aurait rendu la nuit à son silence, Maria ne traverse l'espace nu qui isolait la maison principale des autres bâtiments et n'entre par la porte de l'office qui ne serait pas fermée. Elle enlèverait ses sandales pour ne pas faire de bruit, pour ne pas salir. Elle essuierait à l'entrée du hall la poussière de ses pieds nus sur le tapis-brosse

qui gratterait sa peau d'une caresse rêche, la faisant déjà frissonner avant qu'elle ne monte l'escalier de bois rouge laqué de vernis qui menait à la grande chambre de Luis.

2

La pluie en rafales battait le pare-brise du piper-cub, noyant Luis aux commandes dans une grisaille dégoulinante. En quittant à l'aube Maria brûlante endormie et la fazenda qui s'éveillait dans les hennissements et les bruits des tracteurs, Luis s'était rué à l'assaut d'une montagne de nuages noirs.

Il n'avait vu depuis son départ que du coton gris et les giclures de l'eau qui crépitaient sur la tôle de l'appareil.

Luis fronçait les sourcils et ramenait sans cesse son regard sur le compas tandis que son fauteuil se dérobait sous lui, ou au contraire lui bottait les reins d'une ruade. L'itinéraire qu'il avait à parcourir pour atteindre la maquis de la forêt d'Aramburu était compliqué et le Brésil était grand. Il fallait d'abord que tout le monde à la fazenda croie que le fils du Maître était reparti pour Rio, après trois mois passés au milieu de ses bêtes et de ses hommes, à moitié à faire le gaucho, à moitié à lire ses sacrés livres de savant. Pour les gens de Rio, il fallait qu'ils pensent que Luis était encore là-bas, ou quelque part dans l'interminable Mato Grosso, à la chasse ou à la pêche. Quant au responsable du petit aéroport de Casa Verde, où Luis allait laisser le piper-club sous un hangar comme d'habitude, jusqu'à ce que le pilote de la fazenda à son retour de vacances vienne le reprendre, il n'avait pas à savoir où irait Luis après avoir atterri.

Luis calcula qu'il devait être maintenant à portée de voix de Casa Verde. Il brancha sa radio, qui ne tarda pas à diffuser dans la cabine embuée un long ricanement.

— *Bravissimo,* senhor Luis ! disait la voix. Vous serez au-dessus de nous dans cinq minutes mais vous êtes encore trop haut. Descendez à trois cents mètres et vous verrez notre merveilleuse cité et son splendide aéroport international... !

Enchanté de son humour, le préposé de l'aéro-club de Casa Verde hennit de nouveau dans son micro.

— Senhor Luis ! Vous pouvez arriver au nord, au sud, à l'est et par le couloir que vous voulez... Il n'y a pas beaucoup d'encombrement par le temps qu'il fait... Je n'ai que deux Boeing 747 en attente !

Luis lui accorda un sourire dans sa barbe neuve, fit quelques ronds vers le sol et d'un coup, dans une déchirure du brouillard qui montait de la terre chaude et détrempée, le terrain apparut avec sa petite piste en ciment fendu et ses trois hangars rouillés. Près du hangar le plus éloigné de la baraque vitrée appelée avec emphase tour de contrôle, Luis aperçut une vieille Chevrolet bleue qui était certainement la voiture qui l'attendait. Il atterrit,

salué par un compliment radiophonique du préposé, qu'il pouvait voir lui faire des gestes d'amitié depuis sa cage. Luis passa en cahotant devant les hangars, vit qu'il n'y avait personne dedans, et engouffra son piper dans le dernier, tandis que la Chevrolet bleue faisait mouvement vers lui à travers les flaques d'eau. Il coupa le contact, essuya son visage baigné de sueur et posa un instant son front dans ses bras croisés sur le tableau de bord de la petite machine toute frémissante encore de son combat contre l'orage.

Il constata qu'il n'avait pas eu peur un instant au long de ce vol hasardeux où il avait guetté la voix courageuse du moteur tournant à plein régime dans les rafales de vent et les craquements du tonnerre, mais qu'il avait peur maintenant, comme chaque fois qu'il se replongeait dans sa vie clandestine. Quelle ruse meilleure que les siennes était déjà tendue autour de lui comme un piège, pour l'amener vers la torture et la mort ? Ce sot rigolard qui s'occupait de l'aéro-club n'était-il déjà pas en train de téléphoner pour indiquer à quelle heure Luis de Assis Kammenbley, le fils du richard de Rio, soupçonné de complaisance pour les idéologies marxisantes, avait atterri dans son piper-club ? Quelle voiture anonyme montée par des personnages anonymes avait suivi jusqu'au terrain de Casa Verde, sur l'indication des correspondants locaux de la police antisubversive, la Chevrolet bleue qui devait conduire Luis à trois cents kilomètres de là, jusqu'à la ligne d'autocar qui montait vers la frontière bolivienne ?

Mais chaque minute perdue contenait désormais un danger supplémentaire, et la périlleuse machination dans laquelle Luis avait engrené sa vie ne comportait pas de retour en arrière. Il s'arracha à sa faiblesse, se retourna pour prendre derrière son siège le sac de hardes qu'il y avait placé la veille, ainsi que l'autre sac, plus précieux, qu'il avait amené directement de sa chambre, à l'aube.

Puis il se hâta entre les flaques vers la Chevrolet, dont la porte fatiguée s'ouvrit pour lui, tandis que la pluie tropicale s'abattait de nouveau sur Casa Verde.

3

O Comandante Manuel Duarte Varlimont avait installé son PC sur un plateau dénudé, dans ce qui restait d'une usine rudimentaire où quelqu'un d'entreprenant avait autrefois fabriqué de la chaux et du ciment, à une époque où le district de Santa Cruz de la Frontera avait été le théâtre d'une de ces poussées colonisatrices, qui s'emparent de temps à autre d'un coin ou d'un autre de l'immense Brésil.

En dehors du four à chaux qui se dressait intact et fournissait au Comandante une sorte de donjon, en haut duquel il avait installé une mitrailleuse lourde et ses antennes radio, il avait trouvé les bâtiments à demi ruinés, avec leurs toits effondrés et leurs murs aux pierres déjà disjointes par les racines voraces de la végétation qui avait fait valoir ses droits millénaires

sur l'œuvre avortée des hommes repartis vers d'autres projets ou d'autres déceptions. Le tempérament de bâtisseur du Comandante n'avait vu là qu'une bonne occasion de rendre ses soldats dignes de l'exemple des légionnaires romains, et de les mettre au travail, truelle et scie en mains. Si bien qu'aujourd'hui le deuxième bataillon du régiment de frontière qu'il avait l'avantage de commander, après son stage à l'école de guerre antisubversive de Manaus, était confortablement installé dans un endroit où l'on voyait venir de loin et où un hélicoptère pouvait se poser sans crainte. Et ce soir, dans le vieux fauteuil de cuir qu'il avait acheté pour rien à un brocanteur de Villa Delgada do Sul, le bourg le plus proche de sa forteresse, Varlimont méditait devant la carte de la forêt éclairée par la lampe à pétrole qui sifflait doucement.

Huit mois plus tôt, quand il était arrivé ici avec mission de contrarier le vent de l'Histoire qui soufflait la révolte chez les paysans, son ennemi pouvait être partout et nulle part dans la vaste tache verte qui figurait la forêt d'Aramburu sur la carte, et le secret qui faisait la force de cet ennemi était entier. Dissimulé sous l'interminable manteau de la sylve, avec ses rares clairières taillées et brûlées par les Indiens, et aussitôt remangées par la frénésie végétale, ce secret s'étalait comme un défi à la carrière militaire du Comandante et à la société établie qu'il avait pour tâche de défendre.

Mais aujourd'hui, sur cette tache verte appliquée par le cartographe pour les trois quarts sur le territoire bolivien, et pour le quart restant en territoire brésilien, un langage convenu de notes et de chiffres, patiemment dessinés, de la main même du Comandante, racontait à peu près tout ce que le chasseur avait besoin de savoir sur le gibier hors série qui tenait le maquis d'Aramburu le prêtre en colère, dom Pedro de Oliveira Ribeiro, en religion Padre Felicio de Todos los Santos, le curé des pauvres qui avait un jour harnaché sa soutane de cartouchières, sur les endroits où il avait caché ses armes et ses munitions, sur le nombre d'hommes qu'il avait réellement, sur les chemins qu'il empruntait pour les déplacer d'un camp à un autre.

Par les photographies qui étaient venues entre les mains du Comandante, et celles qui se trouvaient déjà dans le dossier constitué par les services de renseignements de l'Armée, le visage de son adversaire, son sourire émacié, ses yeux brillants de Christ de remplacement promis à un supplice final, apparaissait bien vivant aux yeux du Comandante, à travers le vert de la carte.

Manuel Duarte Varlimont donna un petit coup de l'index à sa montre à quartz qui s'alluma en rouge. Les chiffres sautillaient vers 11 heures. Puisque c'était le sort commun à tous les chefs de veiller pendant que leurs hommes dormaient, et d'être abandonné de tous en tête à tête avec leurs angoisses de défaite et leurs rêves de victoire, son ennemi Padre Felicio devait être, comme lui-même à cet instant, seul dans le cercle lumineux de sa lampe à pétrole, ruminant ses raisonnements politico-philosophiques ou priant son Dieu. Le Comandante savait que le jeune prêtre au maquis disait toujours sa messe seul à l'aube, et que l'étudiante en médecine de Rio qui l'avait suivi par amour dans la forêt ne venait jamais dans sa couche, ni lui dans la sienne. Il savait qu'une foi brûlante continuait d'habiter ce jeune homme de très

bonne famille bolivienne qui avait embrassé la religion par amour pour les vaincus et par dégoût pour les riches qui acceptent une vie de jouissance au milieu de la misère sud-américaine.

Aussitôt après son ordination, Padre Felicio avait demandé à ses supérieurs de l'envoyer dans l'Altiplano, les hauts plateaux andins où sont les mines d'étain. C'est là que son mépris pour la société indifférente aux souffrances des pauvres s'était changé en révolte. Tout cela était dans le dossier ouvert sur le bureau de Varlimont. Les terres minières de l'Altiplano sont à une altitude si élevée, au pied des volcans géants qui les dominent, que seuls les Indiens peuvent y travailler sans mourir d'étouffement. Mais ils y meurent d'autre chose. Le sol est battu à longueur d'année par des vents froids qui gèlent à pierre fendre pendant la nuit, tandis que le soleil attend le jour pour recommencer à tout dessécher. Sous la terre, l'étain sur lequel s'échinent les mineurs semble sortir de l'atelier même de Vulcain. Le rocher qu'ils fouaillent, vêtus d'un seul pagne de coton et de bottes en caoutchouc, est si chaud que le mercure du thermomètre ne descend jamais au-dessous de 48 degrés, et que l'aiguille de l'hygromètre indique en permanence un pourcentage d'humidité dans l'air voisin de la saturation. A la tombée du jour, quand ils sortent de l'étuve souterraine, les mineurs indiens marchent dans l'air glacial vers leurs maisons qui ne sont même pas chauffées. Les statistiques, qui n'ont pas de cœur, constatent froidement que deux sur trois des mineurs de l'Altiplano sont tuberculeux et que l'espérance de vie dans cette région de l'Amérique du Sud est de trente-cinq ans, comme en Europe aux plus sombres périodes du Moyen Age.

L'Évangile raconte que Jésus s'est mis en colère une fois, dans la grande cour du temple de Jérusalem, pour fouetter à tour de bras les changeurs d'argent et les trafiquants d'animaux de sacrifices. La même colère sacrée avait envahi le cœur du jeune Padre Felicio de Todos los Santos le jour où la troupe avait chargé ses mineurs en grève, auxquels s'étaient joints dans les rues de Oruro, la capitale des mines, une cinquantaine de paysans chassés de leurs terres pour n'avoir pas payé leurs fermages, après deux années de sécheresse, à des propriétaires qui n'étaient jamais là. Le Padre Felicio s'était tout à coup rendu compte qu'il se trouvait dans un jardin au bord de la ville, que sa soutane était tachée de terre et de sang, et qu'il tenait à la main un fusil de chasse, entouré de paysans qui criaient et tiraient en direction des uniformes gris-vert des soldats. Tout en sautant les murs de pierres sèches clôturant les jardins, Padre Felicio déchargeait son arme, au nom du Christ et de tous les saints contre les forces de l'ordre, cet ordre qu'il haïssait au fond de son cœur depuis des années.

Le Comandante savait que la fermeté de son adversaire était toujours la même, que la mort sanglante de son ami le Che, le « grand Che Guevara », comme ils l'appelaient dans leur jargon, ne l'avait pas découragé. Le Padre Felicio, l'homme de Dieu en colère, gardait intact l'espoir de voir se cristalliser autour de son maquis de la forêt d'Aramburu la révolte des misérables paysans boliviens, aussi misérables que leurs frères brésiliens de l'autre côté de la frontière. Le feu que le Che n'avait pas eu le temps d'allumer dans la sylve bolivienne prendrait ici, de la braise sur laquelle le

jeune Padre soufflait à son tour, le grand incendie rouge embraserait l'Amérique du Sud entière et après lui, la société fraternelle, la société d'amour que le Christ avait prêchée, pousserait alors dans la bonne terre neuve.

Le Comandante se leva de son vieux fauteuil et sortit de la pièce, pour aller écouter au-dehors si la nuit sentait le danger. Padre Felicio n'avait pas de chance d'avoir en face de lui ce bon technicien, cet homme qui faisait si bien son métier, même quand il dormait. Chaque nuit, le Comandante se réveillait brusquement, allait voir si les gardes étaient bien à leurs postes, essayait de lire sur les visages des hommes qui jaillissaient à la lumière des phares de sa jeep les signes favorables ou inquiétants qui annoncent les sanglants malheurs ou les joies cruelles promis aux soldats en campagne.

Revenu dans son bureau, le Comandante prit dans la boîte humidificatrice perfectionnée le dernier cigare de La Havane qui lui restait, un de ces vrais havanes de Cuba interdits au Brésil, que lui procurait son collègue bolivien Ramirez, qui traquait de concert avec lui le même gibier de l'autre côté de la frontière et de la forêt, Ramirez qui était le militaire sportif type, absolument hostile à l'usage du tabac, mais qui faisait venir les Monte-Cristo de La Paz pour Varlimont par-dessus les jungles et les savanes. Varlimont observa, en allumant son cigare, que ce fou de Castro n'avait pas réussi à flanquer par terre la qualité des havanes, c'était à peu près tout ce qu'il avait laissé intact à Cuba, et il se remit à penser à son adversaire, à son objectif, le curé d'Aramburu, comme les officiers l'appelaient entre eux au mess et à l'état-major. Le visage rond, un peu empâté du Comandante, sous cette couronne de cheveux entourant une calvitie déjà avancée qui lui donnait l'allure d'un notaire plutôt que d'un guerrier, montra un air de contentement bonhomme. Varlimont pensait que Padre Felicio était fichu.

Il s'était passé pour lui ce qui s'était passé quelques années avant pour le Che, tout Che qu'il était, dans son maquis de Bolivie. Les paysans n'avaient pas marché. Car le vent de l'Histoire pouvait tourner, pour peu qu'on l'y aidât. Et c'est ce qu'avait fait Manuel Duarte Varlimont, achetant leurs bêtes, pour l'ordinaire de la troupe, plus cher qu'elles ne valaient, transportant dans ses jeeps leurs bonnes femmes prêtes à accoucher, expédiant dans les avions militaires, à des camarades officiers en garnison à São Paulo ou ailleurs, les jeunes qui rêvaient de trouver du travail en ville.

Menacé par le général qui l'avait convoqué à Caceres pour lui demander si le but qu'il poursuivait était bien d'être admis parmi les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, le Comandante avait expliqué avec calme qu'il voulait endormir la vigilance de son adversaire le curé marxiste, en le persuadant qu'il avait en face de lui une troupe de lourdauds abrutis par la société capitaliste aliénante.

Une nuit lui avait amené dans son bureau le premier paysan qui venait négocier d'homme à homme, en présence de la seule lampe à pétrole et avec des jurements sur la croix du Christ, la récupération de son fils maquisard « qui en avait assez » et qui « regrettait de tout son cœur de s'être laissé entraîner ». Maintenant tout était miné sous les pas de son adversaire et les accords qui avaient été conclus avec les Boliviens, permettant à Manuel

Duarte Varlimont d'opérer sans tenir compte de la frontière et de travailler en liaison constante avec la force anti-guérilla bolivienne qui faisait le même travail que lui dans l'est et le sud de la forêt d'Aramburu, enfermaient le jeune prêtre révolté dans un piège dont il ne pouvait même plus mesurer les ruses.

Arrivé à ce point satisfaisant de ses réflexions, le Comandante décida qu'il pouvait aller se coucher et il commença à enlever ses *rangers*. Il regarda ses pieds qui étaient larges et courts, avec de gros doigts, des pieds de gosse qui avait été élevé chez les pauvres et qui avaient eu de la peine à entrer dans les premières chaussures qu'on lui avait données quand il était arrivé au collège des enfants de troupe.

Che Guevara et Padre Felicio avaient probablement des pieds minces, et c'est pour cela qu'ils s'étaient trompés, que se tromperaient encore tous ces fils de riches, honteux de la richesse de leurs parents, qui se lancent dans l'idéologie révolutionnaire. Les pieds de Manuel Duarte Varlimont, officier de basse extraction, avaient dans leur enfance couru dans la poussière, pataugé dans la boue amazonienne pour aider à décharger les barques qui amenaient les caisses de conserves et les fûts de pétrole à l'épicerie de son père. Une épicerie faite d'une baraque de planches et de tôles au bord du gigantesque fleuve, qui vendait sans grand bénéfice, à des pauvres, de quoi ne pas être des misérables, et qui achetait à ces pauvres le caoutchouc saigné aux quatre veines des hévéas, avec lequel les businessmen gagnaient de l'argent, des hommes qu'on ne voyait jamais, dissimulés dans les grandes villes, derrière des télégrammes.

Le Comandante Manuel Duarte Varlimont, qui avait ôté sa tunique de toile mouillée de sueur, était maintenant nu, en train de tirer la corde de sa douche rudimentaire, au fond du couloir qui séparait son bureau de sa chambre. S'il avait voulu être officier, s'il était entré au collège militaire des enfants de troupe, c'était, au fond, comme son père était épicier au bord du fleuve, pour que l'ordre des choses se perpétue. Les révoltés comme Padre Felicio voulaient détruire l'ordre des choses pour en construire un meilleur. Mais où y en avait-il un meilleur ? se demandait Manuel Duarte tandis que l'eau qui avait été soumise au soleil toute la journée dans le bidon sur le toit brûlant coulait sur son corps de plus en plus chaude. Ou bien les révoltés échouaient, et ils faisaient tuer les paysans pour rien. Si au contraire ils réussissaient, ils créaient à leur tour un État profondément injuste, avec des gens qu'on fusillait, des prisons où on torturait aussi bien que dans les prisons précédentes, ce qui était particulièrement décevant au regard de la leçon qu'ils avaient voulu donner. Le Padre Felicio, et tous ses pareils, dont beaucoup avaient fait leurs études dans des universités d'Europe, avaient eu de longues discussions enthousiastes avec le Che quand celui-ci circulait à son aise dans une clandestinité dorée, d'une ville brésilienne à l'autre. C'était du dernier chic, à cette époque heureusement terminée, pensait le Comandante, de rencontrer le Che en secret « dans une maison amie » et de bâtir la cité idéale qui fleurirait au Brésil après qu'on aurait passé sur le ventre des militaires imbéciles comme le Comandante Varlimont, seuls obstacles à l'avènement de l'âge d'or. Mais qu'avaient fait le grand Che Guevara et son

cher Fidel Castro, le génial *barbudo*, de leur pays de Cuba, après s'en être emparés, le fusil à la main, au nom de la Liberté et des Droits de l'Homme ? Le tiers des habitants de l'île s'étaient enfuis et les deux autres tiers, qui étaient restés au pays, ne trouvaient pas à se nourrir normalement, en dépit des millions de dollars que les Russes fournissaient à Castro pour empêcher son entreprise de s'écrouler.

Si par malheur les rêves absurdes des gens comme Padre Felicio venaient à s'emparer du Brésil, ce géant couché à travers le continent sud-américain sur des milliers de kilomètres, pensait le Comandante en crachant l'eau de son verre à dents dans la cuvette, la disette et le chaos y régneraient bientôt. Le Brésil, qui gorgeait bêtes et gens à travers le globe de son soja et de sa viande congelée, ne tarderait pas à manquer de l'un ou de l'autre, exactement comme la Russie soviétique qui, avec ses riches terres à blé d'Ukraine, est obligée de compter sur les fermiers capitalistes du Middle West pour que sa population trouve du pain dans les boulangeries et comme la belle île communiste de Castro qui ne peut même plus produire toute la canne à sucre qu'elle récoltait autrefois.

Partout ailleurs en Amérique et aux Antilles, la canne à sucre capitaliste, aliénée et décadente, poussait sans jamais attirer l'attention sur elle, elle était coupée on ne sait comment ni par qui, elle se transformait en sucre sans que personne vienne brailler à la radio ou sur les places publiques si c'était une victoire ou non. A La Havane, c'était une autre histoire.

Les admirateurs de la révolution cubaine y débarquaient par charters pleins pour aider la population mobilisée jusque dans ses professeurs d'université, machette à la main, contre ces cannes à sucre que le marxisme-léninisme avait, simplement pour avoir jeté son dévolu sur elles, rendues rebelles. Incroyable ! Le Comandante se mit à rire en rangeant son dentifrice et sa brosse à dents dans le tiroir. Il pensait maintenant à l'histoire de la machine géante à couper la canne à sucre qu'on lui avait racontée à Manaus, la célèbre machine que Khrouchtchev avait fait fabriquer à plusieurs centaines d'exemplaires, à coups de millions de roubles, sur la demande de Fidel, et qui, débarquée à Cuba, n'avait jamais réussi à couper rien du tout. Elle rouillait maintenant dans des hangars, où elle était devenue un sujet de conversation dangereux, un flagrant délit d'utopie.

Le Comandante sortit de sa rudimentaire salle de bains plus convaincu que jamais de tout ce que ses supérieurs lui avaient enseigné et plus décidé encore d'en finir avec le Padre Felicio. Le jeune prêtre ne se laisserait certainement pas prendre vivant. Il faudrait donc le tuer. C'était la règle du jeu. Manuel Duarte allait éteindre ce petit feu de forêt avant que l'incendie ne se propage.

Il était nu, n'ayant que sa montre au poignet. Avant d'aller dans sa chambre, à côté, il noua une serviette autour de ses reins pour retourner dans son bureau faire sa prière. La foi du Comandante lui avait été enseignée par sa mère, à genoux tous les soirs au pied de son lit sur un petit tapis élimé, devant une image multicolore de la Vierge regardant amoureusement l'Enfant Jésus. Debout devant la carte qui s'étalait sur son bureau, le Comandante récita rapidement son *Notre Père* et son *Ave Maria*. Puis il prit

dans le tiroir de la table son colt et les trois chargeurs, revint dans le couloir qui menait à sa chambre dont il ouvrit doucement la porte.

La lueur que celle-ci fit entrer un instant dans la pièce éclaira la tache noire dessinée par la chevelure de la femme sur l'oreiller.

Le Comandante posa son pistolet sur le tabouret qui faisait office de table de chevet. La femme tourna alors son visage vers lui, ouvrit une seconde les yeux dans sa direction sans se réveiller vraiment, puis les referma, recommençant à respirer régulièrement. En défaisant sa serviette, le Comandante libéra son sexe qui commençait à se gonfler à la vue des lèvres épaisses de la dormeuse, de son visage rond qui promettait la chaleur dont elle était engourdie et le plaisir fort d'animal qu'elle était habituée à donner, et il eut honte. Il se sentit tout à coup inférieur à son adversaire. Le jeune Padre Felicio couchait seul sur un lit de camp, s'imposant la cruelle privation des assouvissements de la chair, alors qu'il avait, à quelques mètres de lui, quand la nuit tombait sur la forêt et que ses hommes étaient endormis, une femme jeune et belle qui l'aimait au point d'avoir bravé la torture et la mort en le suivant dans la révolte et le maquis. Dans la partie d'échecs qui mettait les deux hommes face à face devant la carte de la forêt d'Aramburu, cette vertu et cette rigueur étaient, dans le jeu du prêtre, une pièce maîtresse, une tour imprenable, à laquelle Manuel Duarte n'avait rien à opposer. Aucune justification idéale ne pouvait être donnée à la présence de cette femme animale dans sa couche de soldat, ce qui était en outre un mauvais exemple pour la troupe. Elle était venue avec une autre, quand le bataillon du Comandante avait commencé à camper dans l'usine de ciment en ruine, proposer de laver le linge une fois par semaine. Celle-ci était encore jeune et ses yeux avaient rencontré ceux du Comandante. L'habitude avait été prise qu'elles viennent toutes les deux faire la lessive des officiers une fois par semaine. A la tombée du jour, elle lui portait dans sa chambre son linge repassé, elle le posait sur son lit, elle s'y asseyait elle-même, elle dégrafait son corsage, se déshabillait avec un regard calme et des gestes tranquilles, doux et vieux comme le monde.

Nu devant son lit, son sexe dressé, le Comandante hésita. Il pensa à sa mère, qui répétait avec lui autrefois les paroles de la prière qu'il venait de prononcer à l'instant, et il imagina avec gêne qu'elle le regardait sévèrement, elle qui avait aussi l'empreinte du sang indien sur son visage, et de lourds cheveux noirs qui s'étaient étalés aussi de cette façon sur l'oreiller quand elle était malade, avant de mourir.

Son érection fléchit. Il imagina le Padre Felicio dans la nuit de la forêt, moite et seul, attaché sur son lit de camp par le sacrifice qu'il avait fait pour sauver la pureté de son combat contre l'ordre des choses, et il se demanda avec inquiétude si sa mère, si elle était encore là aujourd'hui, ne lui donnerait pas en exemple la conduite ascétique du jeune prêtre, si elle ne prendrait pas parti pour les révoltés et les maquisards, au moins par quelque diatribe véhémente comme elle en avait fait souvent devant lui, quand elle apprenait quelque injustice ou quelque méchanceté, et si elle ne ferait pas l'éloge de la tentative du Padre Felicio, qui risquait sa vie pour tenter de mettre fin à l'oppression de l'ordre des choses.

Et puis enfin comme l'ordre des choses le voulait, comme la nuit était la nuit, Manuel Duarte souleva le drap pour entrer dans le lit, découvrant les seins ovales de la femme, son ventre chaud, contre lequel il appuya le sien tandis qu'elle se réveillait et s'animait, entourant les épaules de son amant de ses bras aux mains courtes et rugueuses, ouvrant ses cuisses pour lui. Ne sachant plus s'il perdait ou gagnait une bataille, Manuel Duarte Varlimont s'enfonça en elle avec un gémissement, oubliant tout.

4

La vieille Chevrolet bleue s'arrêta sur la « *estrada de terra de integraçao nacional 67* » où elle roulait depuis le matin.

La longue traînée de poussière qu'elle levait derrière elle, mue par un peu de vent, rattrapa la voiture, enveloppant Luis, sa barbe et son sac, quand il en descendit. A la troisième tentative, il réussit à fermer la portière déglinguée. Se penchant à l'intérieur vers l'homme qui l'avait conduit jusque-là, il lui adressa en adieu un clin d'œil, auquel celui-ci répondit par un sourire. Puis Luis s'éloigna sur le bord de la route déserte en direction de la ville, tandis que la Chevrolet manœuvrait pour repartir dans l'autre sens, entraînant une autre colonne de poussière qui se confondit avec les restes de la première.

Avec l'allure d'un pauvre type, Luis marcha vers Rondonia, dont il était à peu près à deux kilomètres. En 1956, les autorités fédérales avaient voulu honorer le maréchal Rondon, Candido Mariano Rondon, le fameux explorateur brésilien qui avait soutenu la théorie audacieuse suivant laquelle il ne fallait pas tuer tous les Indiens de l'Amazone comme des bêtes nuisibles, en rebaptisant de son nom l'État de Guiporé. Placé entre l'Amazone, le Mato Grosso et la Bolivie, Guiporé était donc devenu Rondonia, ainsi que la petite ville de Porto Mirim, qui avait adopté le même nom glorieux dans le même élan d'enthousiasme. En entrant dans ce qui paraissait être les faubourgs de la ville, et qui était la ville elle-même, Luis jugea que les autorités n'avaient pas fait un beau cadeau à la mémoire du maréchal, qui se trouvait régner surtout sur des baraques en tôle et en parpaings où des hommes, tous fortement métissés, réparaient des guimbardes qui n'avaient certainement jamais roulé sur du macadam, vendaient des réfrigérateurs à pétrole d'occasion, des sodas et des sommiers métalliques, tout cela sous des enseignes maladroitement peintes à la main avec des fautes d'orthographe. L'État de Rondonia porterait toujours la cicatrice de l'effondrement du marché du caoutchouc en 1912 : le grand krach de la gomme élastique, super-accident capitaliste qui avait mis brutalement fin à l'enrichissement frénétique et galopant de la région après avoir drainé des foules de va-nu-pieds vers la grande forêt comme vers l'or du Klondyke.

Luis demanda à un homme qui tapait sur la tôle d'un vieux pick-up devant un garage où pouvait être la station des autocars. Son compagnon de la

Chevrolet bleue lui avait expliqué qu'une femme jeune, habillée en paysanne, portant un fichu avec du rouge et du noir et tenant un panier où il y aurait un petit chien sans race, l'attendrait dans cette gare routière. Il prendrait avec elle le car pour Guajara Mirim, la ville frontière. Non, il ne savait pas le nom de la fille, mais il n'y avait rien à craindre, elle savait se débrouiller, et toutes les habitantes de Rondonia ne transportaient pas des petits chiens dans des paniers. D'ailleurs, la fille était avertie que celui qu'elle devait convoyer dans le maquis était jeune et beau gosse, avait ajouté l'homme à la Chevrolet bleue en rigolant et en regardant Luis. Il avait même conclu que Luis n'allait pas s'embêter au cours de son expédition.

Luis avait souri. L'amour était pour lui un plaisir simple, qui venait tout seul, et ne comptait pas. Ce qui comptait, c'était d'agir contre la société injuste, stupide et arriérée dans laquelle pataugeait le continent sud-américain entier. Les filles étaient au passage des instruments qui pouvaient très bien servir à l'action révolutionnaire. Une fille pouvait être beaucoup plus dangereuse qu'un homme, surtout si elle était bien manœuvrée, bien utilisée. Toutes les filles ? Non. Il y avait Amilhia. Luis avait mis Amilhia à part, au-dessus des autres choses et des autres gens, et si Amilhia avait voulu... mais Amilhia n'avait jamais été amoureuse de Luis. Amilhia avait aimé Pedro, quand ils étaient tous les trois inséparables à la faculté, les trois plus dorés jeunes gens de la jeunesse dorée de Rio, parce que Pedro était brillant d'intelligence et de noblesse d'esprit et que probablement Amilhia, cette jeune fille si cérébrale, ne pouvait être vraiment subjuguée que par un garçon comme Pedro et non par un félin comme Luis. Cela, Luis l'avait très bien compris.

Luis avait assisté au désastre qui s'était produit quand Pedro avait décidé de se faire prêtre. Amilhia comptait depuis longtemps, depuis toujours, que Pedro et elle se marieraient et qu'ils auraient des enfants ensemble, et tout ce qui s'ensuit, les longues discussions philosophiques, les voyages en Europe, etc. Le cœur d'Amilhia s'était brisé, elle avait pleuré sur l'épaule de Luis et c'est sans doute parce que Pedro avait décidé de répondre à l'appel du Christ pour aller se donner aux pauvres, aux vaincus, qu'Amilhia était elle-même devenue une révolutionnaire. Elle avait fini par aller rejoindre le jeune prêtre dans le maquis, pour rester auprès de lui, pour partager au moins ce combat avec lui.

Luis sourit en regardant le gosse qui s'était mis en travers de sa route et voulait absolument lui vendre un paquet de cigarettes américaines. Le gosse sourit à son tour, croyant que Luis allait faire affaire. Mais Luis souriait pour une tout autre raison, pensant qu'il venait de se prendre lui-même en flagrant délit de préjugé petit-bourgeois et de déviationnisme freudien, en cherchant une explication psychanalytique à l'engagement total d'Amilhia dans la lutte révolutionnaire, au lieu de croire à la rationalité de sa conviction et de son entrée dans la lutte pour le progrès humain.

Luis fit son autocritique, avouant qu'en réalité il méprisait les femmes en vertu de la vieille aliénation féodale, voire esclavagiste, des mâles sud-américains, qui tiennent les femmes pour des êtres inférieurs incapables de penser par elles-mêmes.

Il aurait bien du mal à se débarrasser de cette survivance du passé solidement enracinée dans son esprit. Au moins Luis s'en rendait-il compte. D'ailleurs Lénine, le grand Lénine, n'avait pas fait mieux que lui. Il n'avait jamais voulu accepter l'idée que les femmes étaient les égales des hommes. Lénine, c'est bien connu, était extrêmement choqué d'entendre des femmes bolchevik comme la Kollontaï, l'aristocrate hongroise dont il avait fait un commissaire du peuple, proclamer le droit à l'amour libre. Il s'était mis en colère quand la Kollontaï avait déclaré publiquement qu'une femme devait attacher à faire l'amour ni plus ni moins d'importance qu'à boire un verre d'eau quand elle avait soif, ainsi que le font les mâles, et il avait pris sa plume pour réfuter cette thèse qui lui paraissait faussement révolutionnaire.

Rassuré par son compagnonnage avec Lénine, Luis passa en traînant les pieds devant trois soldats de la *Policia Militar* qui se tenaient auprès de leur jeep à un carrefour et qui ne se doutèrent à aucun moment du haut niveau dialectique atteint par les pensées de ce type qui trimbalait en direction des autocars son petit sac en toile contenant vraisemblablement un caleçon sale et quelques chemises usées.

La gare des autocars de Rondonia ressemblait à toutes les autres gares routières qui parsèment le territoire du Brésil, où l'autocar climatisé, dont la climatisation ne fonctionne généralement pas, est le moyen de transport réservé à ceux qui ne peuvent faire les frais d'un billet d'avion. Une grosse femme balayait les mégots et la poussière entre les jambes des voyageurs. Les hommes avaient pissé et craché n'importe où dans des waters malodorants. Dans un édicule, quelqu'un vendait les pains fourrés de viande qu'on mangeait dans du papier journal.

Luis vit que la fille au fichu et au petit chien n'était pas là. Il s'assit sur la banquette de bois à côté d'une famille de colons allemands blonds aux mains déformées par le travail, l'homme et ses deux fils, des escogriffes aux allures de bêtes de somme increvables, tous habillés de noir au retour de l'enterrement d'un de leurs compatriotes, qui venait de rendre à l'humus tropical ses os fatigués par cette passion de la terre qui l'avait conduit si loin de son Vaterland germanique. Luis fit semblant de dormir sur son banc, mais il écoutait leur allemand abâtardi par trois générations de mélange avec le portugais brésilien qu'il leur fallait parler tous les jours. Luis parlait l'allemand comme il parlait l'anglais, l'espagnol et le russe, qu'il avait travaillé sérieusement pendant son séjour à l'université Lumumba à Moscou.

Luis vit s'allumer l'éclairage municipal, deux gros globes suspendus au-dehors au-dessus de la place, qui crachèrent une lumière brutale aussitôt environnée d'une nuée tourbillonnante de papillons nocturnes. Le mouvement des allées et venues dans l'espace ainsi éclairé diminua à mesure que les autocars arrivaient pour ne plus repartir, et le silence s'établit. L'horaire affiché avait appris à Luis qu'il n'y avait plus maintenant qu'un départ pour Guajara Mirim avant minuit, heure après laquelle il n'y avait plus de départ du tout. Il se demanda s'il y avait un intérêt à voyager le jour plutôt que la nuit, mais ceci était l'affaire de la fille qui devait savoir à quel moment et à quel endroit les forces de sécurité pouvaient faire leurs contrôles et comment

passer à travers. Et c'était justement ce qui mettait Luis mal à l'aise, comme hier quand il avait stoppé le moteur de l'avion à Casa Verde. Sa vie dépendait de cette fille inconnue, qui était peut-être idiote. Son aventure à lui, qu'il voulait exemplaire, était absurdement hypothéquée par l'aventure de Pedro et de son maquis, et Luis éprouva dans le décor sordide qui l'entourait la sensation aiguë d'avoir commis une folie en venant jusque-là.

Tout ce que Luis avait rêvé, tout ce qu'on lui avait enseigné chez les Cubains et chez les Russes, les certitudes qu'il avait engrangées pour comprendre le monde et se préparer à le changer, les années investies grâce à l'exceptionnelle situation dans laquelle il était né, le fils tardif d'un homme hors série qui avait été à la fois un milliardaire et un ami de Lénine, tout cela, ce miracle en vérité, pouvait être écrasé dans l'œuf par un peu de bêtise d'une révolutionnaire de sous-préfecture, un peu de zèle d'un sous-officier doué pour les tâches de police. Ce transfert de fonds vers la forêt d'Aramburu était une niaiserie. Ce malheureux maquis de Pedro serait liquidé d'un moment à l'autre par les militaires, à moins qu'il ne se défasse de lui-même, quand les hommes qui y vivaient en auraient assez de se masturber sous leurs carbets en attendant une insurrection générale qui ne viendrait jamais.

La dernière discussion qu'il avait eue avec Pedro — il l'appellerait toujours Pedro, et non Padre, comme faisaient les autres — datait d'un an. Pedro était descendu de la forêt où il s'était enfermé après les coups de feu de ses mineurs, pour une conférence des mouvements clandestins organisée à Cuiaba, la capitale du Mato Grosso, dans le but de déterminer s'il était possible de créer une situation révolutionnaire au Brésil.

Après la conférence, qui avait duré deux jours, et qui s'était achevée à la fin de la deuxième journée en ne décidant rien du tout, comme il arrive malheureusement trop souvent dans ces sortes d'affaires, Luis et Pedro étaient restés ensemble à parler jusqu'au matin. Pedro avait dit toute la foi qu'il avait dans son combat. Mais Luis avait été gêné par cette foi même, qui était merveilleuse, mais intellectuellement suspecte. Pedro vivait dans un monde d'amour, il voulait offrir dans la forêt une sorte de patrie idéale à ses mineurs, créer avec eux et pour eux un monde à part. En réalité, Pedro était un chrétien en train d'édifier un monastère, et non un chef de guerre forgeant une armée révolutionnaire pour porter le fer et le feu chez l'ennemi. C'était absurde.

Che Guevara lui-même serait convenu, s'il n'était pas mort, que tout cela ne tenait plus debout aujourd'hui. Pour disloquer l'édifice de la société industrielle il fallait faire autre chose que se cacher dans les forêts et tirer des coups de fusil contre les soldats des régiments de frontière. Pourquoi pas des mousquets et des arquebuses pour monter à l'assaut du capitalisme ?

La sueur froide qui coulait entre les épaules de Luis était la protestation de son intelligence de dialecticien révolutionnaire autant que le signal d'alarme poussé par son corps qui se cabrait devant le danger. A chaque instant les soldats pouvaient émerger de l'obscurité, entrer dans la pitoyable gare des autocars de cette ville perdue et marcher sur lui avec leurs pistolets mitrailleurs, parce que l'homme à la Chevrolet bleue, par exemple, râlait en

ce moment dans une cave, baignant dans son sang et son urine, le visage brisé à coups de crosse, après avoir été obligé d'avouer. Luis décida que lorsque la fille au petit chien se montrerait, il quitterait la gare sans entrer en contact avec elle, si elle lui paraissait douteuse, ou sentant la malchance.

Mais il y avait Amilhia, Amilhia qui serait violée et tuée par les soldats quand ils en auraient fini avec les maquisards de Pedro. L'image de la jeune fille saisie par les brutes excitées par le sang, et déshabillée par leurs mains sales au milieu des derniers râles et des dernières rafales d'un combat apparut aux yeux de Luis avec des précisions insoutenables. Il risquerait donc sa peau jusqu'au bout une dernière fois, non pas pour leur porter cet argent qu'il avait dans le sac, et qui venait de Cuba et d'ailleurs, mais pour convaincre Pedro de dissoudre son maquis, et au moins, de laisser Amilhia repartir avec lui.

La fille entra à ce moment même, et se dirigea vers le tableau où étaient collés les horaires des départs et des arrivées, portant apparemment sans effort un volumineux panier de paysanne. Bien que Luis ne vît pas de chien à la surface du panier recouvert d'un linge, il comprit qu'elle était bien celle qu'il attendait, et elle lui inspira tout de suite confiance.

C'était une grande fille bien charpentée avec les traits et l'allure d'une Italienne. Elle ne lui adressa pas le moindre regard, mais alla s'asseoir sur la banquette d'en face en serrant soigneusement ses jambes, qui étaient fortes dans des bas de coton gris. Luis jugea qu'elle avait plus de trente ans. Une fois assise, elle posa son panier à côté d'elle, défit le linge qui le recouvrait, et le petit chien apparut, qui se mit à regarder autour de lui en bâillant. La paysanne révolutionnaire acheva de déployer les signes de reconnaissance en sortant du panier un foulard noir où Luis put voir des motifs de broderie rouge. Elle le noua autour de sa tête.

Un autocar manœuvrait pour se ranger devant la porte grande ouverte de la salle d'attente. Le guichet de l'espèce de cabinet où l'on vendait les billets se souleva. Un employé pencha son visage mal rasé vers l'ouverture pour crier « Guajara Mirim » en tapant fortement avec le dos de son crayon sur la tablette où il comptait sa monnaie. La grande fille s'était levée la première. Elle marcha vers le guichet où Luis la rejoignit avant tout le monde, se plaçant derrière elle. Elle posa son panier à terre pour prendre ses cruzieros crasseux dans un étui et, ce faisant, se retourna un instant vers Luis, le regardant pour la première fois dans les yeux. Luis pensa qu'elle vérifiait si son compagnon d'aventure, le convoyeur de fonds, correspondait bien à la description sexuellement engageante qu'on lui avait faite. Elle demanda à l'employé si São Hora était bien la station juste avant Guajara Mirim. Il lui répondit : « Si senhora » et lui donna un billet pour cette destination. Luis, à sa suite, jugea plus prudent de demander un passage pour Guajara Mirim, ce qui entraînait à gaspiller quelques cruzeiros des fonds révolutionnaires, mais évitait de laisser entendre que les deux voyageaient ensemble.

Il la suivit dans l'autocar dont le moteur tournait au ralenti en faisant tinter par moments ses vitres. La fille s'assit calmement au bord de la rangée, et Luis fit de même, au rang suivant. Il posa son sac entre ses jambes, le sac où était l'argent Il continuait à avoir confiance. Elle plaça son panier sur le

siège à côté d'elle et prit le petit chien sur ses genoux. Puis elle sortit du panier une petite bouteille où il y avait du lait et en donna à boire à l'animal en lui ouvrant carrément la gueule avec ses doigts. Les voyageurs montèrent un à un, la voiture se remplit d'une vingtaine d'hommes et de femmes silencieux qui se préparèrent à essayer de dormir. Le véhicule s'ébranla dans un grand bruit de diesel cliquetant et sortit à vive allure de la ville de Rondonia déserte.

CHAPITRE II

AMILHIA

1

Le colonel Ramirez, placé à la tête de la *Fuerza Especial* bolivienne qui était chargée, de l'autre côté de la frontière, de liquider le maquis d'Aramburu en liaison directe avec le bataillon brésilien du comandante Varlimont, devait son avancement, son assurance et son ascendant sur la troupe qu'il commandait au fait qu'il avait été de ceux qui avaient eu la peau de Che Guevara huit ans plus tôt. Ce résultat spectaculaire avait été à l'époque plus qu'une victoire, un exorcisme. L'Amérique du Sud tout entière, que Castro et Guevara voulaient précipiter dans la révolution, avait retenti longuement de la nouvelle de la capture et de la mort misérable du Che, événement sensationnel qui renforçait soudain la crédibilité de cet axiome suivant lequel *il pleut aussi chez l'ennemi.*

Après cette défaite, rien ne serait plus jamais comme avant. C'est ce que pensait toujours Ramirez, un colonel maigre de trente-trois ans qui avait subi tous les entraînements possibles dans les écoles anti-guérilla du monde non communiste et notamment, avec les « marines » et les « bérets verts ». A l'école de guerre dans la jungle installée par les Américains à Panama, il avait mangé du serpent, vécu dans les arbres comme un singe, pataugé dans les boues malfaisantes de la forêt équatoriale au cours de nombreuses « opérations-survie » dont il s'était sorti en virtuose. Le colonel Ramirez aimait disparaître seul dans la jungle avec un équipement minimal qu'il avait mis au point et il tenait en permanence dans les conversations de mess d'officiers le pari de se faire parachuter n'importe où l'on voudrait au-dessus de la forêt et de revenir par ses propres moyens en bon état, quelle que soit la distance à parcourir. Il avait lu, entre autres ouvrages spécialisés, le livre du major anglais Sir Malcolm Donaldson, qui s'était enfoncé seul dans la jungle de Malaisie après l'effondrement de la résistance de cette colonie de Sa Majesté britannique en 1940, refusant la captivité où ses milliers de compagnons d'armes vaincus étaient précipités par leurs vainqueurs japonais. Soutenu par la morgue d'un officier anglais qui ne veut s'avouer vaincu ni devant un

« jap » ni devant la peur de crever dans la forêt, le major avait survécu quatre ans, apprenant à guetter pendant des heures, dévoré par les insectes, le gibier pour se nourrir et réussissant à triompher jusque de l'inquiétant rhinocéros de la jungle, qu'on ne voit dans le sous-bois obscur qu'au moment où il vous charge. Ayant maîtrisé en autodidacte ces techniques corollaires de l'art militaire qu'on ne lui avait pas enseignées à Sandhurst, le major s'était donné le luxe à la fin de son séjour au royaume des ombres d'en sortir pour attaquer par surprise avec une troupe d'indigènes ralliés les convois japonais qui passaient sur les routes.

Obsédé par les performances de cet illustre maître britannique, qui avait démontré qu'un homme blanc abâtardi par la civilisation occidentale et capitaliste pouvait s'accoutumer aussi bien à la vie de la jungle que les Indiens ou autres primitifs bénéficiant d'une prétendue adaptation biologique, le colonel Ramirez avait porté l'art de la survie à un niveau sublime. Se décrochant de son parachute généralement emmêlé dans le sommet de l'arbre où l'avion porteur l'avait précipité, il attirait les oiseaux dont il savait parfaitement imiter les cris à portée de l'arc et des flèches qu'il avait confectionnés, toutes affaires cessantes, dès son contact avec le sol. Il boucanait son gibier, en faisait des lanières desséchées qu'il portait en bandoulière, trouvait de l'eau à boire à vingt mètres de haut à certains endroits de certains arbres, appelait par leur nom les plantes les plus bizarres, dont il savait faire des onguents contre les piqûres de moustiques et des décoctions contre la diarrhée.

Il gagnait son pari en réapparaissant au bout de trois semaines au bord d'une route, vêtu de fibres végétales qu'il avait rouies et tressées de ses mains, et demandant au camionneur qui le prenait en auto-stop où était le plus proche téléphone, pour réclamer au plus tôt à ses camarades les caisses de champagne français qui constituaient généralement l'enjeu.

Le colonel Ramirez était donc un *battant,* qui professait que la guerre était un sport, y compris et surtout la guerre subversive, qu'il n'y avait pas de vent de l'Histoire soufflant obligatoirement dans un certain sens, mais qu'il y avait seulement des équipes meilleures que les autres et « des gars plus gonflés que ceux d'en face ».

C'est dans cette disposition d'esprit essentiellement dynamique qu'il sauta de sa jeep qu'il conduisait toujours lui-même pour aller au-devant de son cher collègue brésilien le comandante Varlimont, dont l'hélicoptère, après avoir survolé pendant deux heures l'océan verdoyant de la forêt d'Aramburu, se posait en ronflant sur la plate-forme aménagée devant sa baraque de commandement.

— J'ai tes cigares, Comandante, lança-t-il à Manuel Duarte sur un ton jovial en poussant son hôte dans la salle de son PC aux murs garnis de cartes dont certaines étaient cachées par des rideaux noirs. Avec un mot amical de Fidel ! ajouta-t-il en sortant d'un tiroir de son bureau deux boîtes de havanes roulés dans les ateliers marxistes-léninistes de Cuba.

Ils rirent ensemble avant de passer à l'ordre du jour de la réunion, qui consistait à parfaire les détails de l'opération destinée à étrangler le Padre Felicio et sa troupe.

Le comandante Varlimont sortit de la poche de sa tunique de toile un papier que Ramirez lut en silence pendant que son vis-à-vis ouvrait une des boîtes et humait les Monte-Cristo. Aux termes de cet ordre, qui venait du ministère de la Guerre à Brasilia, les 1er, 2e et 3e escadrons d'hélicoptères d'assaut étaient mis à la disposition de Varlimont. Avec cette flotte aérienne, le plan qu'ils avaient imaginé ensemble devenait possible.

Les deux commandants, chacun de leur côté de la frontière, mettraient en route, sur la vieille piste qui avait traversé la forêt aux temps glorieux du boom du caoutchouc, une troupe lourdement chargée qui aurait l'air de vouloir remettre la piste en état. Cette manœuvre archaïque ferait certainement rire leurs adversaires. Les détachements, conduits par des gradés qui avaient été endoctrinés par le colonel Ramirez au point de rien trouver de plus délicieux que s'enfoncer dans la jungle, auraient en réalité pour mission d'aller dégager discrètement à la hache et à la machette des aires d'atterrissage pour les hélicoptères, à des endroits bien choisis. Felicio se verrait certainement obligé d'aller attaquer un ou plusieurs de ces détachements, et ses lieutenants feraient pression sur lui dans ce sens. Quand il se mettrait en mouvement et quand ses hommes seraient aux prises avec l'un ou l'autre des groupes travaillant sur la piste, Ramirez et Varlimont feraient donner en force leurs flottilles d'hélicoptères, qui auraient été amenées à leurs bases de départ dans le plus grand secret.

Des dizaines de machines volantes de grande capacité déverseraient des centaines d'hommes qui encercleraient les assaillants, tandis que d'autres couperaient la route du retour vers leur camp. Le camp lui-même serait investi, arrosé de napalm et finalement pris d'assaut, mettant fin à l'aventure mystico-révolutionnaire du « Padre ».

Ayant gagné leur *kriegspiel* contre le jeune prêtre, Ramirez et Varlimont se dirigèrent vers le mess où les attendaient les autres officiers, devant une *fejoa* que les cuisiniers militaires avaient composée à partir des innombrables gibiers de la forêt. Ce fut un déjeuner comme tous les déjeuners de soldats, où l'on en vient inévitablement à parler de femmes.

— Pas de filles quand on fait la guerre ! s'écria le colonel Ramirez.

C'était son principe. Tous savaient que Ramirez, vertueux et efficace dans tous les domaines, solide pilier de l'ordre de la morale, avait une femme effacée à qui il avait fait cinq enfants. Elle l'attendait fidèlement en dehors de la zone des opérations et le Colonel ne la trompait jamais.

— Il faut faire la guerre sérieusement sinon, gare ! énonçait-il.

Il lança cette formule à propos de la présence de cette étudiante en médecine auprès du jeune Padre Felicio, phénomène spectaculaire qui avait bien entendu longuement alimenté la conversation. Certains officiers de Ramirez dirent qu'ils refusaient de croire que ces deux-là ne couchaient pas ensemble. Varlimont assura qu'ils se trompaient. Il était suffisamment bien renseigné là-dessus. Le prêtre et son ex-fiancée étaient des idéalistes et voilà tout. Mais il ne réussit pas à convaincre tous ceux qui étaient assis à la table.

Puis Ramirez ordonna qu'on se lève et reconduisit Varlimont à son hélicoptère. Après avoir hésité, le Comandante brésilien jugea qu'il n'était pas nécessaire, à ce stade de l'opération, de mettre au courant son collègue

bolivien d'instructions verbales, mais tout à fait formelles, que le général lui avaient données en lui transmettant, dans son bureau de Caceres, les ordres du QG de Brasilia. Ils concernaient le sort de la compagne de Padre Felicio, cette jeune fille de bonne famille qui avait abandonné la faculté pour la révolution. On attachait une grande importance, à Brasilia, à ce qu'elle fût prise vivante, et sorte de là en bon état. « Comment s'appelle-t-elle déjà ? » avait demandé le général en terminant son discours confidentiel. « Amilhia, senhor Général », avait répondu Manuel Duarte. « Alors, attention Varlimont ! C'est une Moscatelli, tout de même... »

A Ramirez qui l'embrassait, Varlimont n'avait donc rien dit du problème Amilhia, tandis que les élytres dégingandés de l'hélicoptère commençaient à brasser l'air chaud dans un bruit assourdissant.

— Attention, Varlimont ! Pas de femme à la guerre ! hurlait Ramirez, en riant, dans l'oreille de son camarade. Moi aussi, j'ai mon service de renseignements. Il paraît que tu as une petite qui lave très bien ton linge !

Varlimont lui sourit à travers la vitre de la machine, qui l'enleva d'un coup de reins vers son camp de l'autre côté de la frontière, de l'autre côté de la forêt.

2

L'aube se leva, dévoilant un ciel bas et plombé. Rien ne décelait, sous la cime des arbres qui moutonnaient pendant des centaines de kilomètres, la présence d'hommes armés, d'une volonté hostile. La forêt assurait le secret, constituait un continent à part qui permettait d'échapper aux mécanismes de la société établie, un refuge hors du temps pour y recommencer le monde, s'y croire à son début quand les hommes n'étaient encore que ses habitants primitifs. Elle était à la fois l'océan sans limites au sein duquel on se sent libre comme un navire, la caverne inviolable dont l'entrée est cachée, une immense multitude végétale où l'homme se perd comme dans une foule. Tout au moins en donnait-elle l'illusion. Par des sentiers qui se refermaient d'eux-mêmes derrière ceux qui les ouvraient, il fallait des heures de marche pour s'approcher d'un camp, des semaines pour savoir y trouver des chemins, des mois de patience pour se faire accepter par elle.

Au-dessus des carbets de feuillage où s'abritaient le Padre Felicio et ses hommes, les oiseaux commençaient à crier. Avant de s'en aller à leur tour dormir à l'écart, les deux hommes qui avaient passé leur nuit de garde près du feu de charbon de bois ranimèrent les braises de leur souffle pour que ceux qui allaient se réveiller puissent chauffer le café dans les marmites en émail.

Sous le plus grand abri, construit pour servir d'infirmerie au bord du torrent qui descendait en cascade à travers le campement, Amilhia dormait dans son hamac, enveloppée d'une couverture de laine grise volée un jour aux soldats. A travers la moustiquaire, on voyait un peu de sueur mouiller

son front, et le pli amer qui marquait aux lèvres son beau visage fatigué accusait la somme des angoisses et des courages qu'elle avait eus depuis deux ans au milieu des va-nu-pieds du Padre Felicio.

A la faculté de médecine, Amilhia était la plus belle jeune fille de bonne famille, et de loin la plus riche : la descendance du milliardaire Moscatelli. Le choix qu'elle avait fait de ce métier était un défi et déjà un commencement de révolte. Son père était le chirurgien le plus connu de Rio, et qui avait fait le plus beau mariage en épousant une fille Moscatelli. Le jour où Amilhia déclara qu'elle entrerait à la faculté de médecine, pour pouvoir soigner les pauvres dans les dispensaires des barrios misérables de São Paulo où des bourgades perdues du Nordeste, fut un jour de deuil et de cris sous les ombrages du jardin tropical qui entourait la maison du docteur de Oliveira Ribeiro en plein centre de Rio. Les domestiques en livrée bordeaux, qui officiaient silencieusement au bord de la piscine où ils venaient de servir le café, disparurent vers leurs quartiers dès que l'orage éclata.

— Jamais, criait le riche chirurgien, je n'accepterai que tu entres à la faculté ! Je t'en empêcherai !

Haut dans la nuit au-dessus de cette piscine dallée de marbre et habilement enchâssée, par le talent du plus cher des paysagistes anglais, entre des arbres qui fleurissaient tour à tour à longueur de l'année, le Christ géant juché au sommet du Pain de Sucre dominait la scène, étendant ses bras illuminés par les projecteurs, étrangement proche.

— Jamais, tu entends !

Sa mère, scrutant le visage tranquille d'Amilhia affrontant la colère paternelle, comprit qu'elle avait en face d'elle quelque chose comme la réincarnation du vieux Moscatelli, son grand-père, le fondateur de l'empire alimentaire, l'homme de fer, et qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à s'incliner. Celui qu'on appelait le « Vieux Moscatelli » était arrivé un jour d'Italie, il y a plus de soixante-dix ans, au temps où Rio n'était que le commencement d'une grande ville et le Brésil un Far West. Giuseppe Moscatelli venait directement des Abruzzes. C'est en parlant dans son village avec un cousin éloigné qui revenait d'Argentine avec des dents en or et des souliers magnifiques que Giuseppe avait appris que la population d'Amérique du Sud augmentait rapidement et qu'on y importait encore la plupart des produits alimentaires consommés dans les villes qui poussaient comme des champignons. D'immenses étendues de terre attendaient ceux qui voulaient bien se donner la peine de les cultiver, ou de les faire cultiver par d'autres. Giuseppe avait vendu ses arpents et sa maison, convaincu au cours de conversations passionnées et véhémentes ses deux tantes vieilles filles de lui donner les pièces d'or et les boucles d'oreilles en brillants qu'elles tenaient cachées dans leurs armoires à linge, acheté vingt vaches hollandaises de race pure et un taureau, et embarqué le tout à bord d'un méchant cargo qui partait pour le Brésil, pays encore plus riche de promesses que l'Argentine, au dire de son cousin.

Giuseppe coucha pendant toute la traversée auprès de ses vaches, leur parlant à l'oreille, les exhortant à tenir ferme jusqu'à la terre promise. Plusieurs étaient pleines, il avait pris le risque de les transporter dans cet état,

et au moment où la traversée n'était pas loin de s'achever, au moment où Giuseppe pouvait se féliciter d'avoir eu raison, le mauvais temps se leva. La tempête atteignit sa phase culminante en vue de Rio. Le méchant cargo, drossé par la violence du vent, affaibli par une avarie de sa vieille machine, s'échoua. Comme le navire était à bout de forces, son ventre affalé sur un banc de sable, la mer battant dessus, il commença à se disloquer par le milieu. Dans leur étable menacée d'être envahie par les eaux en furie et déjà dangereusement inclinée, les vaches hollandaises avaient glissé toutes du même côté. Elles meuglaient désespérément. Le capitaine donna l'ordre d'évacuer le navire dans les canots, ce qui était encore possible à l'abri du flanc de la coque opposé aux coups de boutoir des vagues, mais risquait de ne plus l'être bientôt, si tout craquait. Toutefois, comme il existait une chance que le vent tombe, il décida de rester à bord au péril de sa vie afin d'éviter que le cargo et ce qu'il contenait ne puisse être saisi par le premier qui mettrait le pied dessus, en vertu des lois de la mer.

Giuseppe Moscatelli, lui, s'était enfermé à double tour avec ses vaches et refusait de partir. Les hommes d'équipage envoyés pour le remonter de force entreprirent de s'attaquer à la porte. Moscatelli leur cria qu'il était armé, qu'il les abattrait s'ils entraient, et qu'il se suiciderait ensuite. Jamais il n'abandonnerait ses vaches, dans lesquelles il avait mis tout son bien et tout son espoir, et sans lesquelles il n'était plus rien. Les marins furieux juraient de l'autre côté de la paroi tandis que dehors les vagues, dans un grand vacarme, pilonnaient la vieille coque qui craquait d'une manière inquiétante. Ils insultèrent ce fou et ses bêtes qui mêlaient toujours leurs mugissements à ceux de la tempête, et remontèrent à l'air libre en se gardant bien d'informer le capitaine de la résistance du fermier. Ils disparurent dans les canots.

Une nuit infernale commença pour Giuseppe Moscatelli qui exhortait ses vaches à ne pas mourir, à ne pas mettre bas prématurément, et qui les aidait à se coucher en bon ordre derrière des remparts de bottes de paille. Un peu plus tard le capitaine descendit dans les fonds pour voir comment se comportait la carcasse de son navire, et mesurer les chances qu'il avait de le voir survivre, et de survivre lui-même. Il entendit avec étonnement qu'on chantait à tue-tête des chants de berger des Abruzzes à un endroit où il ne devait plus y avoir âme qui vive. Moscatelli rassurait son troupeau par des mélodies qu'il avait apprises dans les verts pâturages de son enfance. Son pistolet à la main de l'autre côté de la porte métallique verrouillée, il répéta au capitaine ses farouches résolutions. Le capitaine lui répondit calmement qu'il avait bien raison, qu'un marin qui risquait sa vie pour garder un navire comprenait fort bien qu'un fermier risquât la sienne pour garder ses vaches. Il ajouta qu'il n'était pas impossible qu'ils gagnent le pari qu'ils avaient fait tous les deux si le vent tombait à l'aube. En attendant, à tout moment, la coque pouvait céder et une trombe d'eau l'engloutir, lui et ses hollandaises, sans qu'il ait aucune chance d'en réchapper. Il remonta en exhortant son passager à venir le rejoindre là-haut pour boire du café chaud.

Après une dernière colère qui faillit tout emporter, le vent tomba vers 2 heures du matin. Le soleil se leva sur une mer parfaitement étale qui laissait le petit cargo immobile, de guingois sur son banc de sable, sous le dais

souriant du ciel bleu. Moscatelli épuisé dormait dans la paille entre deux de ses bêtes quand les vedettes du port, accompagnées des criailleries des oiseaux de mer, s'approchèrent pour conférer avec le capitaine et organiser le sauvetage de la cargaison.

Les journaux de Rio et d'ailleurs parurent avec de gros titres et le portrait de l'homme qui avait refusé d'abandonner ses hollandaises dans la tempête. A dater de ce jour-là commençait la légende de Moscatelli et l'immense fortune qu'il allait faire dans des industries alimentaires à mesure que le Brésil allait se développer. Aucune banque ne devait jamais refuser aucun prêt d'argent à cet homme de foi qui avait risqué sa peau pour son capital. Les vingt vaches, croisées plus tard avec des taureaux zébus d'Inde, devinrent des forêts de cornes remuant à l'horizon des fazendas Moscatelli qui s'étendirent sur des dizaines de milliers d'hectares. De leurs mamelles allaient couler des usines de lait condensé, des fabriques de fromages et de yaourts, puis des chaînes de magasins d'alimentation, puis des entrepôts frigorifiques pour l'exportation des viandes.

Si le vieux Moscatelli, devenu chenu, n'était pas mort derrière son bureau pour avoir refusé de céder à son médecin et à sa fille, qui le conjuraient d'abandonner le gouvernement de son empire pour ménager son cœur, il pourrait voir aujourd'hui, ou tout au moins imaginer, le spectacle de sa petite-fille chérie, à qui il avait offert à quatre ans une voiture enrubannée tirée par des chèvres, dormant dans un hamac dans la forêt d'Aramburu, gardée par les fusils automatiques tchèques des maquisards. Sa petite-fille, faite pour épouser le plus bel homme d'Europe, ou le plus titré, soignant les blennorragies et les malarias d'une centaine de va-nu-pieds stupides qui allaient crever dans une forêt aussi stupide qu'eux pour installer le socialisme en tuant des soldats ! Le vieux se serait étranglé de colère en apprenant la nouvelle.

Mais sans doute, quelques minutes après, eût-il pleuré d'attendrissement. Ce courage, cette insolence, c'était lui. Elle avait pris un revolver, comme lui pendant la tempête sur le cargo, et comme lui elle avait voulu combattre, plutôt que d'accepter ce qu'elle ne voulait pas subir.

Sous son toit de feuillage, Amilhia ouvrit les yeux. Paco l'infirmier, son fidèle aux yeux de chien affectueux, son assistant dans les opérations de fortune qu'elle pratiquait sur les hommes du maquis, entra avec le café qu'il lui apportait chaque matin dans la tasse écaillée.

Ils écoutèrent ensemble des bruits de voix ponctués d'éclats violents, qui venaient du carbet de Padre Felicio. Amilhia sortit de sa couverture et mit pied à terre. Elle n'avait pas à se cacher du vieux Paco et d'ailleurs elle dormait tout habillée dans sa tenue de toile kaki. Ils reconnurent la voix puissante de Bilbao, clamant sa colère.

Bilbao, l'épaule largement tachée de rouge, et le sang coulant goutte à goutte de son bras pendant, sa mitraillette au bout de l'autre bras, insultait un homme désarmé qui se tenait devant lui le visage gonflé de coups. Plusieurs autres maquisards les encadraient, tenant leurs armes à demi pointées vers l'homme, une des jeunes recrues du maquis d'Aramburu.

Padre Felicio avait soulevé la portière de tulle qui protégeait son abri contre les moustiques.

— Le fils de pute a tiré sur moi ! cria Bilbao. Le porc, le chien ! L'autre a foutu le camp par la rivière, les jacarés le boufferont... Heureusement qu'ils mangent toutes les charognes !

Padre Felicio pensa qu'il s'agissait de la huitième désertion depuis le début de l'année, contre deux arrivées seulement de recrues nouvelles, deux types qui avaient tué un gendarme pour une histoire de droit commun.

— A 2 heures du matin, continua Bilbao, el Niño m'a réveillé en disant qu'on marchait le long de la rivière. Je suis parti avec les six hommes de réserve de nuit. Je me doutais de quelque chose pour ces deux fils de putain. J'ai dit à Niño : Va voir d'abord si le petit Pablo et son copain sont bien dans leur carbet. Évidemment ils n'y étaient pas, les salauds. C'est eux qui foutaient le camp ! On est allé à la rivière, on a vu tout de suite qu'il manquait un radeau.

Bilbao qui avait fait ce récit pour le Padre, se retourna d'un coup vers le visage du gosse et hurla :

— Vous avez attendu qu'il n'y ait pas de lune, hein, salauds ? Je savais que vous alliez faire une saleté, fils de putains !

Il baissa d'un ton pour continuer son rapport.

— On est arrivé à la crique où ils avaient mis le radeau à l'eau. Ils étaient à cent cinquante mètres du bord, pas plus, tu te rends compte, Padre ! — Bilbao tutoyait le jeune prêtre, mais en considérant qu'il s'agissait d'un tutoiement biblique, véhiculant une ration suffisante de respect religieux. — J'ai crié : qu'est-ce que vous foutez là ? Qui c'est ? C'est toi, Pablo ? Pablo, qu'est-ce que tu fous, merde ! Je ne pouvais tout de même pas tirer le premier sans être sûr !

Bilbao était furieux. Il découvrait ce problème moral qui venait de se poser brusquement à lui, de lever son fusil, d'ajuster un type qui fait partie de son propre camp, de sa propre troupe et de sa propre cause, de chercher intensément sa silhouette dans le viseur et d'appuyer à fond sur la détente pour sentir que la balle va s'enfoncer bien profondément dans le ventre ou les poumons de ce type qui était un de vos soldats quelques minutes avant.

— Merde ! Merde de merde ! reprit-il d'une envolée théâtrale, car il atteignait à la péroraison de son discours. Le fils de pute a tiré le premier ! Non seulement ils foutaient le camp, ils nous trahissaient, mais ils voulaient me descendre ! Salaud ! hurla-t-il, j'ai un bras foutu maintenant !

Et il tendit son bras valide pour pointer la gueule de son pistolet mitrailleur russe droit sur la poitrine du jeune déserteur qui recommença à claquer des dents.

— Ça suffit maintenant, Bilbao, dit le Padre, prenant la parole de sa voix calme. Ta machine va partir toute seule. Ça ne sert à rien de te mettre en colère. Tu perds ton sang et il faut d'abord que tu ailles te faire soigner.

— Il faut d'abord qu'on le tue, cria Bilbao.

— Ça n'est pas urgent, dit le Padre qui cherchait à gagner du temps sur la colère de son lieutenant. Il faut d'abord savoir ce qui s'est passé avec ces deux-là, il faut qu'ils parlent.

— Je vais le faire parler, en tout cas, dit Bilbao qui se rendait compte lui-même qu'il avait à peu près épuisé toutes les possibilités d'exploiter théâtralement la situation.

A la mine d'étain où Padre Felicio était venu exercer le saint ministère qui allait se terminer les armes à la main, Bilbao était un personnage populaire et truculent, ainsi baptisé parce qu'il parlait toujours de Bilbao, la ville espagnole de la Biscaye où son père, militant anarchiste, avait été mineur avant d'émigrer vers l'Amérique du Sud après la déroute des armées républicaines devant les franquistes en 1937. Après avoir végété dans un des camps du midi de la France où les vaincus de la guerre civile avaient été internés, le combattant était parti pour la Bolivie, dont il avait entendu dire que c'était un pays de mines. Il s'était embarqué avec son fils, âgé de cinq ans, et ils avaient tous les deux échoué dans l'enfer de l'Altiplano où l'enfant avait grandi en entendant son père lui raconter combien « c'était beau, Bilbao ». Dans les estaminets désolants où ils se réunissaient pour s'abrutir de tequila ou de rhum grossier, quand ils remontaient de la mine infernale, le fils de l'émigré de la Biscaye, devenu contremaître comme son père, peignait à son tour à ses auditeurs indiens le spectacle de la ville pleine d'enchantements, qu'il n'avait pas connue lui-même, mais que son père lui avait mille fois décrite. Les tramways, les jardins publics avec leurs massifs de fleurs, les rues commerçantes pleines de monde le dimanche matin à la sortie de la messe, les bordels où l'on pouvait avoir des femmes habillées de dessous à dentelles noires. Les Indiens que la mine dévorait apprenaient ainsi de sa bouche qu'il y avait quelque part pour les mineurs une terre de rêve, où la mine n'était pas mortelle, où les ouvriers pouvaient faire grève pour contraindre les maîtres de leurs cavernes à discuter du montant de leurs salaires. Enfin qu'il y avait des arbres à la surface. Bilbao ! Ils l'avaient appelé Bilbao. Au moment de la révolte des mineurs qui avait précipité Padre Felicio de l'autre côté de la barrière de l'ordre et de la loi, Bilbao, héritier de la tradition anarchiste vécue par son père, avait été le plus actif. C'était un paquet de muscles noueux et de nerfs prompts qui se trouvait à l'aise dans l'action. Il était devenu le bras droit du jeune Padre.

En attendant, son bras gauche pendait, cassé par une balle. Il s'était assis devant Amilhia qui lui souriait en coupant avec des ciseaux la manche de son treillis de combattant.

— Alors Bilbao, tu ne veux pas te coucher ? Tu veux que je t'opère comme ça sur cette chaise ? Et si tu t'évanouis ?

— Non, senhorita, je ne m'évanouirai jamais. D'abord vous allez me faire une piqûre.

— Suppose que je n'aie plus de morphine.

— Eh bien alors, je ferai comme dans le temps où ces trucs-là n'existaient pas. Pendant la guerre d'Espagne, c'est arrivé chez les rouges qu'ils manquent de chloroforme, et qu'ils opèrent les gens sans rien. Mon père m'a raconté...

— A Bilbao ? lui dit Amilhia en riant.

— Non pas à Bilbao, mais à Guadalajara, rétorqua le blessé.

— Oui, et ils ont perdu la guerre, dit Amilhia. Heureusement nous avons tout ce qu'il faut ici. Ton pantalon, maintenant, ajouta-t-elle.

— Mon pantalon, senhorita ? demanda Bilbao réellement étonné.

Il regarda son pantalon, ne voyant rien d'extraordinaire excepté des taches du sang qui avait coulé de son bras blessé.

— Oui, Bilbao, il faut que tu l'enlèves.

— Que j'enlève mon pantalon, senhorita ? maintenant ?

— Mais oui, Bilbao. Je vais te faire une piqûre tout de suite et il faut que ce soit dans la cuisse.

— Mais, senhorita comment est-ce possible... devant vous ?

Bilbao était stupéfait.

— Tu vois bien qu'il faut que tu fasses comme tout le monde et que tu t'allonges pour que je t'opère... Je vais sortir cinq minutes. Paco va t'aider pendant ce temps-là, et je reviens te couper ton bras. J'espère que tu n'as pas peur de te déshabiller devant Paco ?

Et elle sortit de l'infirmerie.

— Me couper le bras ? dit Bilbao atterré.

Puis il éclata de rire. La senhorita Amilhia blaguait tout le temps. Elle avait du mérite, parce que ça ne devait pas être facile, pour une fille riche comme elle, de vivre avec des types comme nous dans la forêt. Tout de même, la cause de la révolution devait être juste, si une fille comme Amilhia, qui avait sûrement des chevaux et des domestiques chez elle, avait tout quitté pour venir ici.

3

On avait poussé le jeune Pablo dans le carbet de commandement du Padre, où il se tenait debout, secoué de temps à autre par une onde de tremblements. Le Padre était assis à sa table pour donner à la scène l'allure d'un jugement et il avait posé son Luger devant lui. Deux maquisards se tenaient chacun d'un côté du jeune paysan, prêts à l'empêcher de nuire. Mais Pablo ne pouvait plus nuire qu'à lui-même.

— Pourquoi as-tu voulu nous quitter ? dit le jeune prêtre, commençant l'interrogatoire de sa voix égale. Avec qui d'autre as-tu parlé de déserter ? Est-ce que tu sais que les soldats t'auraient pris, qu'ils t'auraient fait parler, et que tu aurais été obligé de dire tout ce qu'il faut pour faire tuer tes camarades ?

Le jeune paysan se mit à parler vite.

— Le temps nous dure, Padre, je ne veux plus rester ici... Nous ne gagnerons jamais contre les soldats. J'avais une fiancée à Puerto Silés. Elle m'avait quitté pour aller avec un de mes copains, Riquio. C'est pour ça que je suis venu ici avec vous. Mais il s'est moqué d'elle. Il est allé travailler à Cuiaba, il en a trouvé une autre là-bas et il lui a dit qu'il ne voulait plus la marier. Alors elle m'a écrit une lettre, que je pouvais revenir et qu'elle

m'attendait si je voulais et que ça ne servait à rien de vouloir rester dans la forêt.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir et pourquoi ne m'as-tu pas expliqué tout ça ? demanda la voix de Padre Felicio.

La toile qui fermait l'abri du Padre se souleva et Bilbao entra, son bras replié enveloppé dans un pansement attaché contre sa poitrine. La balle avait traversé les muscles sans rien casser de ses os solides de mineur et il ne sentait plus rien, grâce à la morphine. Il tenait une machette au bout de sa main valide. Il dit en entrant :

— Ça n'est pas vrai. Écoute-moi bien, petit salaud !

Il pointa son arme sur la gorge du jeune paysan.

— Tu vois cette machette ? Elle coupe, hein, tu sens ? — Le fer froid toucha la peau. — Tu vas nous dire exactement toute la vérité. Pas tes conneries de fiancée qui va te faire cocu ! Mais où tu allais, et avec qui tu avais discuté de ça avant de foutre le camp...

Pablo regardait Padre Felicio qui n'avait pas bronché et ne semblait pas désapprouver le langage ordurier de son lieutenant.

— Maintenant, continua Bilbao, on vient de ramener ton copain. On l'a retrouvé plus loin accroché à des branches au bord de la rivière. Il a la cuisse cassée par une balle, il va mourir et il a parlé. Alors je te donne une chance. Ou tu dis toute la vérité toi aussi, ou je te coupe les couilles avec cette machette, parole d'homme, et tu iras les porter à ta fiancée de ma part.

Le Padre ne disait toujours rien. Bilbao avait inventé ce qu'il disait à propos du compagnon de Pablo, qui n'avait pas été retrouvé du tout, mais un interrogatoire est un interrogatoire et le jeune Pablo n'était qu'un pauvre paysan qui n'avait jamais été à l'école ailleurs qu'au maquis, où on lui avait appris à lire et à écrire tant bien que mal. Pablo parla.

— Les soldats vont s'installer dans la forêt. Ils vont reconstruire la piste, les Brésiliens et les Boliviens ensemble...

— Comment le sais-tu, petit *coño !* C'est le général qui commande à Caceres qui te l'a dit ?

— Mon oncle me l'a fait dire par Vasco, quand Vasco a été en mission à Guajara Mirim. Mon oncle a vu les bulldozers qui sont arrivés près des casernes. Il a parlé avec un sous-officier qu'il connaît. Mon oncle dit que l'armée va s'installer dans la forêt et que c'est foutu pour nous. Alors j'ai voulu m'en aller comme Ignacio, comme Emilhio et son frère, à Pâques. Je veux me rendre...

— Te rendre, imbécile ! dit Bilbao ! Ils te tortureront jusqu'à ce que tu racontes tout sur nous et ils te liquideront comme un chien malade !

— Ce n'est pas vrai, dit le jeune paysan d'une voix mal assurée. Ils n'ont pas tué Emilhio et son frère. Ils sont à São Paulo !

— São Paulo, *mi culo !* s'écria Bilbao. Tu veux dire qu'ils pourrissent dans une prison de São Paulo !

— Non, dit Pablo d'une voix qui avait encore faibli.

Il n'avait pas dormi depuis plusieurs nuits, guettant le moment de s'enfuir, puis il avait tiré sur Bilbao, il s'était débattu dans l'eau de la rivière où il y

avait des piranhas qui pouvaient vous déchiqueter s'ils sentaient la moindre goutte de sang. Il était ivre de peur et de fatigue.

— Non, répéta-t-il, le commandant brésilien a donné sa promesse à mon oncle que je pourrais m'en aller, à condition de ne plus rien faire contre l'armée.

— Crétin ! dit Bilbao. Tu crois aux promesses de ces salopards !

— Je ne veux plus rester, gémit Pablo.

Bilbao brandit sa machette comme s'il voulait écraser le visage du gosse du plat de l'arme. Puis il la laissa retomber en haussant les épaules.

— Putain de Dieu ! Pardon, Padre, corrigea-t-il aussitôt.

— Laisse Dieu tranquille, dit Padre Felicio. Emmenez-le.

Pablo et son escorte sortirent dans le soleil du matin qui commençait à glisser ses rayons entre les branches.

— Pardon, Padre, répéta Bilbao. Mais il faut faire quelque chose. Il faut se battre, sinon les hommes vont nous claquer tous dans les mains comme ce petit paysan !

4

Si un auteur de roman policier avait inventé le personnage de l'inspecteur Nadler et s'il avait imaginé que ce fonctionnaire au service de la justice d'un grand pays comme le Brésil dirigeait une organisation secrète intitulée d'une manière pompeuse « *O Esquadrao da Morte* », c'est-à-dire l'Escadron de la Mort, recrutée au sein de la police de Rio de Janeiro et de São Paulo, et responsable de l'exécution sommaire, au long d'une dizaine d'années, de plusieurs centaines de repris de justice ou de truands encore en liberté, qu'on retrouvait criblés de balles le matin dans des terrains vagues de la banlieue de ces deux grandes villes, ses lecteurs eussent haussé les épaules en disant : « Cette histoire ne tient pas debout. » Mais l'inspecteur Fernando Paranhos Nadler, occupé en ce moment dans son bureau à lire les rapports qui étaient arrivés pendant la nuit, tenait très bien debout et l'Escadron de la Mort avait bel et bien, au Brésil, depuis l'an 1965, liquidé sommairement un millier environ de *marginaïs,* c'est-à-dire de marginaux, de hors-la-loi, après leur avoir épinglé sur le dos une pancarte ornée d'une tête de mort et de deux tibias entrecroisés.

Nadler était un homme de taille moyenne, avec un petit trait de moustache sous un nez moyen, qui marchait toujours l'air absorbé dans ses pensées, et qui n'avait rien d'exotique. Son teint n'était pas basané et il ne portait pas des pistolets à crosse de nacre à sa ceinture. Il ressemblait à quelqu'un qui attend l'autobus, dans une rue de Londres ou de Paris, au milieu d'autres comme lui. N'ayant rien non plus d'un créateur génial, l'idée de l'Escadron de la Mort n'était même pas la sienne. Fruit sanglant de la vengeance, elle était née spontanément un soir de juin quand la nouvelle avait éclaté à l'hôtel de la police de Rio que l'inspecteur Lecoq, le plus célèbre policier du Brésil, le

plus estimé de ses collègues, un homme pondéré qui exerçait honnêtement son métier, venait d'être abattu dans une *favella*, un bidonville de Rio, par le repris de justice Niño Botinha, personnalité éminente de la pègre, qu'il persuadait de se laisser arrêter de bonne grâce, pour la cinquième fois. Quelques jours plus tôt un policier, obscur celui-là, avait été tué dans des circonstances analogues par un autre marginal. Le corps entier des policiers de la côte est du Brésil avait été traversé par les ondes d'une grande colère. Le développement économique du Brésil est frénétique. Il constitue une grande réussite du capitalisme sauvage. Mais la croissance s'y fait par taches, laissant à la misère et à l'analphabétisme de vastes espaces un peu partout sur l'immense carte du pays. Cinquante pour cent seulement des enfants brésiliens vont à l'école, les autres sont élevés dans la rue, ou au bord de la route, et c'est parmi ceux-là que se recrutent les voleurs et les criminels, qui sont des fauves. Les truands d'Europe ont été à l'école obligatoire jusqu'à seize ans au moins et certains ont leur baccalauréat. Lorsqu'ils se retirent de la vie publique, ou qu'ils sont en prison, ils écrivent leur biographie et remportent des prix littéraires. On peut discuter avec eux à travers une porte quand on vient les arrêter. Les nôtres, disent les policiers brésiliens, sont des bêtes dangereuses. Il est nécessaire qu'ils sachent que nous pouvons tuer aussi.

Dès le lendemain de la mort de Lecoq, dix cadavres criblés de balles furent découverts dans diverses décharges publiques de la banlieue de Rio. Les victimes portaient à leurs nippes l'emblème, qui allait devenir si fameux, de l'Escadron de la Mort. Elles avaient été amenées là en pleine nuit. Les rares témoins qui témoignèrent mollement, auprès des policiers qui enquêtaient mollement, dirent qu'ils avaient entendu des voitures freiner, des portières claquer, des rafales d'armes automatiques retentir et des moteurs repartir. Les directeurs des prisons de Rio et de São Paulo virent arriver dans les jours suivants à leur bureau d'autres policiers qui leur montrèrent des ordres d'élargissement concernant des repris de justice au passé plus ou moins chargé qui purgeaient leur peine ou attendaient de passer en jugement. Les employés de la bureaucratie pénitentiaire procédèrent aux levées d'écrou qu'on leur demandait, mais ils constatèrent en lisant les journaux le lendemain que les détenus qu'ils avaient inscrits sur leurs registres comme « sortants » n'avaient pas eu de chance, puisqu'on retrouvait leurs corps troués de balles au milieu des ordures. En prenant ensemble leur café le matin, et en commentant la liste des victimes de l'Escadron de la Mort, les gardiens de prison se sentaient confirmés dans la conviction qu'il valait mieux être du côté de l'ordre. Enfin une véritable justice régnait, justice primitive, celle de l'œil pour l'œil, cruelle comme celle des temps anciens où l'on rouait les bandits, ou comme celle qui a droit de cité aujourd'hui encore en Arabie Saoudite, quand les voleurs ont la main coupée sur la place publique, pour l'exemple.

L'Escadron de la Mort devint en quelques jours le sujet de conversation de tout le Brésil. Le bruit courut dans la communauté policière, dans l'administration et dans les dîners en ville, que l'inspecteur Nadler, le second policier du pays après le défunt Lecoq tombé au champ d'honneur, était lui-même

l'organisateur de la phalange vengeresse. Peu de gens avaient envie de rompre des lances en faveur de la racaille inculte qui peuplait les prisons après avoir tué ou volé. Les autorités locales pouvaient considérer cyniquement que l'élimination d'un certain nombre de *marginaïs* avait l'avantage de permettre une économie sur les frais de justice et ceux de l'entretien de condamnés incarcérés dans des prisons trop petites.

Mais il y avait les principes. Le Brésil n'en finissait pas d'hésiter entre la démocratie et la dictature. Les sociologues et les historiens savent que les empires aux vastes territoires, doivent être gouvernés par des pouvoirs forts qui font passer le principe d'autorité avant tous les autres. La démocratie libérale fonctionne très bien dans les cantons suisses, parce que c'est petit, que tout le monde va à l'école depuis des siècles, étudie le violon et se lave les mains avant de passer à table. Le Brésil est si grand, et si peu d'enfants, au bord des routes, y jouent du violon ! Les chefs de la police de Rio et de São Paulo furent convoqués à Brasilia, afin de fournir à l'autorité fédérale des explications sur ce grave coup porté aux principes par l'Escadron sanglant. Ils dirent que ces policiers qu'ils avaient sous leurs ordres avaient conscience d'être employés à défendre des biens et des personnes beaucoup plus riches qu'eux. Ils avaient des salaires modestes, au regard de tout l'argent qui était brassé par le mouvement des affaires qui enrichissait de plus en plus l'État de São Paulo, lequel assure soixante pour cent des exportations de l'ensemble du Brésil. Ils laissèrent entendre que leurs hommes étaient des chiens de garde qui défendaient les possédants et l'ordre capitaliste pour une maigre pitance, qu'on pouvait leur demander de se faire mordre, mais pas de se faire tuer à tous les coins de rue par des bandits que la justice remettait en circulation en vertu des principes.

Quant à l'inspecteur Nadler, dirent-ils, c'était en vérité un homme bien dévoué à l'autorité. Dès que le mouvement d'indignation qui avait amené spontanément la création de l'Escadron de la Mort avait été connu de lui, il avait usé de la grande popularité dont il jouissait au sein du corps des policiers pour en prendre la tête, afin de le contrôler. Des policiers pourraient par exemple décider d'aller abattre telle ou telle personnalité de l'opposition libérale, qui défendait dans les journaux ou par des déclarations publiques le droit à l'*habeas corpus* des truands et des prisonniers. C'est là, alors, que naîtraient des difficultés pour le gouvernement ! L'inspecteur Nadler avait évité que l'affaire ne déraille et s'en aille verser en plein sur le terrain politique.

Les chefs de la police remontèrent dans l'avion qui les ramena vers la côte est. En s'élevant dans les airs au-dessus de la capitale fédérale, construite comme un défi au milieu de la forêt vierge, et en survolant pendant des heures la forêt et la savane toujours recommencées, ils vérifièrent une fois de plus ce qu'ils savaient déjà, c'est-à-dire que le Brésil était grand et qu'il ne pouvait par conséquent être gouverné comme un petit État d'Europe. Tapi dans ses buildings futuristes au centre du pays comme l'araignée au milieu de sa toile, le gouvernement musclé des généraux ne fit rien contre l'Escadron de la Mort, qui continua à tuer, fonctionnant comme une sorte de contre-pouvoir sauvage, équilibrant le pouvoir qu'avait la pègre de passer à travers

les mailles du filet judiciaire, et les esprits libéraux épris de progrès humain continuèrent à s'indigner. Quand ils le faisaient trop, le téléphone sonnait chez eux et une voix qui déclarait être celle du « Lis blanc », « *el Lirio blanco* », porte-parole de l'Escadron de la Mort, leur conseillait la modération, sous peine de représailles.

Les mérites déjà certains de l'inspecteur Nadler devaient être reconnus une nouvelle fois en plein milieu de l'offensive de guérilla urbaine lancée par divers groupes terroristes et révolutionnaires de Rio et de São Paulo. Les banques étaient attaquées tous les jours, par les combattants masqués des armées de libération clandestines, des industriels étaient enlevés, des policiers abattus en pleine rue, la société capitaliste ouvertement défiée par les hors-la-loi rouges qui appliquaient les directives du manuel de guérilla urbaine rédigé par Carlos Marighella. Le gouvernement décida de nommer l'inspecteur Nadler à la tête de la police antisubversive.

Dormant à son bureau qu'il ne quittait plus, tirant sur son fume-cigarette d'ambre, ou lissant pensivement son petit trait de moustache, se servant à l'occasion de la pègre contre les révolutionnaires, Nadler disloqua un à un les groupuscules armés sans se départir de son air de petit employé. Les personnalités libérales et surtout la hiérarchie ecclésiastique prétendirent que la torture la plus cruelle était couramment appliquée par les hommes de Nadler à tous les suspects qu'ils arrêtaient. Les autorités locales répondirent qu'on ne pouvait pas calomnier les forces de l'ordre qui menaient un combat difficile contre la subversion et qu'une enquête serait ouverte. Il n'y en eut jamais et la bataille de la guérilla urbaine fut gagnée par les militaires et les policiers de l'inspecteur Nadler. Che Guevara avait trouvé son tombeau dans la jungle bolivienne. Carlos Marighella trouva le sien à São Paulo, creusé par Nadler, après avoir été abattu par ses hommes.

Le calme était maintenant revenu dans le petit bureau de l'immeuble où Nadler avait dirigé pendant quatre années l'impitoyable affrontement, et l'inspecteur lisait ce matin-là comme chaque matin les rapports que la routine de la veille avait apportés sur sa table de travail.

En faisant sauter d'un geste sec du doigt la cendre de sa cigarette dans le cendrier toujours plein qu'il avait devant lui, il lut que des fonds importants avaient été collectés récemment dans la région de São Paulo au bénéfice du maquis de la forêt d'Aramburu, dirigé par le prêtre révolutionnaire dit « Padre Felicio ». L'argent aurait été acheminé vers une fazenda du Mato Grosso par un étudiant américain qui s'appelait Freddy. On ne savait pas de quelle fazenda il s'agissait. L'étudiant américain avait probablement disparu depuis longtemps et on ne connaissait de toute façon que son prénom qui pouvait très bien être un prénom d'emprunt. Le Mato Grosso s'étendait sur plusieurs millions de kilomètres carrés. Il s'agissait donc d'un vague renseignement, arraché au cours d'une séance d'aveux, à l'occasion d'une autre affaire, à un suspect qui s'était malheureusement suicidé dans sa cellule, comme cela arrivait trop souvent.

Le maquis d'Aramburu était la seule formation armée de ce genre qui subsistait en ce moment au Brésil, et il ne menaçait ni grand-chose ni

personne, aux cinq cent mille diables, à l'autre bout du continent. Il n'était même pas tout à fait en territoire brésilien. L'inspecteur Nadler n'était pas loin de penser que cette modeste moisissure de subversion armée était plutôt utile aux militaires, qui tenaient là, au moins, un os à ronger. Néanmoins, l'inspecteur avait une telle idée de sa conscience professionnelle qu'il décida de s'attacher à résoudre l'énigme. Appuyant sur la manette de l'interphone qui le mettait en communication avec son secrétaire, il appela.

— Ignacio ?

— Si senhor Director, dit la voix d'Ignacio traversant le micro.

— Apporte-moi tout ce que tu as sur le curé d'Aramburu.

— Si senhor, tout de suite.

Nadler ouvrit un des tiroirs de son bureau et sortit une carte de l'Ouest du Brésil qu'il déplia. Il vit que la ville de Guajara Mirim, dans le Rondonia, était la ville frontière la plus proche du maquis, où par conséquent les hommes du maquis devaient avoir des contacts. Il vit aussi qu'une seule route, la 364, drainait tout le trafic du Mato Grosso vers Guajara Mirim. A moins d'emprunter l'avion des lignes intérieures — ce qui n'est pas recommandé aux gens engagés dans une action clandestine, parce que des employés sont amenés à vous demander votre nom en vous vendant un billet, à vous dévisager, à vous reconnaître — tout individu voulant aller du Mato Grosso vers Aramburu était amené à emprunter la 364 en voiture ou encore à bord d'un autocar.

Nadler consulta l'annuaire polycopié et confidentiel où se trouvaient les numéros de téléphone de toutes les formations de police du Brésil, y compris celles qui n'ont pas pignon sur rue, puis étendit la main vers un des appareils qui étaient sur son bureau. Il composa le numéro des antisubversifs de Porto Velho, capitale de l'État de Rondonia.

— Allô, ici Nadler, dit l'inspecteur.

— *Boa dia* senhor Fernando, répondit la voix de Porto Velho. Quel grand honneur de vous entendre...

— Je vous appelle parce que quelqu'un transporte des fonds en direction de chez vous, à destination de votre maquis d'Aramburu. Qu'est-ce qui se passe là-bas en ce moment ?

— Senhor, l'armée a décidé ces jours-ci de s'occuper un peu plus sérieusement de ce maquis et le général à Caceres prépare quelque chose. Les militaires ne veulent rien dire évidemment, mais ils ont commencé à remettre en état la vieille piste qui va dans la forêt...

— Que savez-vous des contacts du maquis dans la région frontière ? Est-ce que vous avez des gens sous surveillance à Guajara Mirim ou ailleurs ?

— Nous surveillons surtout les parents de types qui sont dans le maquis... Nous avons aussi deux ou trois personnes qui font probablement des liaisons...

— Et alors vous ne les arrêtez pas ?

— Senhor, le commandant de l'armée est chargé du secteur et il ne veut pas d'arrestations. Il veut des rapports et des renseignements.

— Comment s'appelle ce type ?

— Comandante Varlimont, dit la voix de Porto Velho. Manuel Duarte Varlimont...

— Je vais l'appeler, dit Nadler pour clore la conversation. *Obrigado !*

Nadler commença à feuilleter le dossier du curé maquisard, que son secrétaire était venu poser devant lui pendant qu'il parlait au téléphone. Il ouvrit une enveloppe où étaient les contretypes des photographies de Pedro de Oliveira Ribeiro, en religion Padre Felicio de Todos los Santos, que les enquêteurs des services de police avaient pu réunir. Comme le dossier était bien fait, l'inspecteur Nadler put contempler Padre Felicio enfant dans les bras de sa nurse, aux côtés de sa mère. Il put voir aussi le jeune Pedro recevant l'ordination, au milieu d'une vingtaine d'autres séminaristes brésiliens et argentins, au célèbre séminaire mexicain de Cuernavaca. Une photo du temps où il était à la faculté de Buenos Aires, entouré de quelques autres étudiants, dont une fille, portait la mention « voir pièce numéro 27, rapport de la Sécurité Argentine de Buenos Aires, joint ».

Après avoir mis la main sur le rapport joint, une copie obligeamment fournie par ses collègues argentins, Nadler apprit que le jeune Pedro, étudiant en histoire, en sciences sociales et en sciences économiques, avait été arrêté avec d'autres étudiants, à l'issue de troubles qui avaient éclaté à la faculté. L'auteur du rapport identifiait les principaux meneurs de la révolte, et déplorait dans un commentaire sobre, mais triste, d'avoir à constater que ceux-ci appartenaient à des familles nanties. Nadler se mit à rêver en lisant le nom de la jeune Amilhia, une Moscatelli par sa mère, et celui de Luis de Assis Kammenbley, côte à côte sur la photographie qu'il avait sous les yeux, dont le père avait fait sa fortune sur le marché international de la viande en vendant du bœuf brésilien et argentin aux Russes, pendant les débuts de la révolution bolchevique et les années de famine qui suivirent celle-ci. Comme l'argent corrompt tout ! pensait l'inspecteur Nadler ; il ouvre la porte à toutes les déviations. Les gens très riches, n'ayant plus de peine à accumuler des millions de cruzeiros, perdent contact avec la réalité et ne croient plus à rien. Ils laissent leurs enfants verser dans la contestation, puis la subversion.

« Une fazenda du Mato Grosso », disait le premier rapport, celui qui rendait compte d'un transport de fonds vers le maquis d'Aramburu. Tous les gens riches ont des fazendas. Si la jeune Amilhia avait rejoint son petit curé au maquis, pourquoi les autres, et notamment ce Luis Kammenbley qui était sur la photo, ne jouerait-il pas aussi un rôle dans cette affaire ? Les jeunes gens qui veulent se révolter contre la société ne devraient jamais se laisser photographier, nota Nadler. Il appuya de nouveau sur le levier de l'interphone.

— Ignacio ?

— Senhor ?

— Tu sais qui est Assis Kammenbley ?

— Si, senhor, le richard qui vendait le blé et la viande.

— Tu veux regarder s'il a des terres dans le Mato Grosso ?

— Si, senhor, il en a, je le sais. Il a une très grande fazenda.

— Tu peux me dire où elle est exactement ?

— Je vais chercher, senhor Director, je vous rappelle.

— Attends, Ignacio. Regarde aussi si tu as un dossier sur les Kammenbley et surtout sur le fils, Luis.

Évidemment, pensait Nadler, tout cela est trop simple, mais souvent, ce sont les choses les plus simples qui marchent. Il décrocha un des téléphones qui s'était mis à sonner et entendit une des standardistes, celle qui avait une voix de poupée.

— Senhor Nadler, vous avez demandé la comandante Varlimont à la frontière du Rondonia ?

— Oui ma petite, je l'ai demandé, dit-il.

— Parlez, senhor vous l'avez !

— Allô, Comandante. Ici Nadler de la police antisubversive à Rio. Je suis très honoré, Comandante. Je vous appelle parce que nous avons des informations suivant lesquelles quelqu'un monte vers le maquis d'Aramburu avec une très forte somme d'argent... Je voulais voir avec vous quelles mesures nous pourrions prendre... Ce peut être un type de vingt-huit à trente ans, de bonne famille. Je dis « ce peut être », parce que nous n'avons encore rien de sûr...

5

Luis s'était endormi comme la plupart des autres voyageurs. L'autocar roulait toujours tandis que l'énorme boule rouge du soleil se hissait lentement au-dessus de l'horizon. Sa compagne, elle, était réveillée. Elle savait qu'on approchait de l'endroit où l'armée faisait un contrôle sur la route. Elle avait dénoué son fichu et laissé aller sa chevelure noire sur l'appui-tête de son siège. Elle tenait sa main posée sur le petit chien dans le panier. En même temps que le chauffeur au volant, elle vit au loin les soldats et leurs camions placés en chicane pour barrer le passage.

Le chauffeur leva le pied de son accélérateur. Le changement de régime du moteur réveilla Luis. Il se haussa un peu en avant pour regarder la route, et il vit les uniformes. Entre ses pieds le sac bourré de dollars et de cruzeiros devint comme une bombe prête à exploser. Il y eut un commencement de remue-ménage dans l'autocar, les voyageurs se réveillant à mesure que la machine ralentissait. La fille brune tourna un peu la tête, assez pour que Luis puisse voir son profil qui gardait le plus grand calme. Puis, comme l'autocar s'arrêtait, elle se leva, se plaçant dans l'allée centrale à la hauteur de Luis qui s'était levé aussi et se trouvait ainsi tout près d'elle.

— La sac, dit-elle à mi-voix en se penchant. — Et elle prit le sac en ajoutant : — Toi, prends le mien.

Puis elle se retourna, saisit le petit chien, le plaça sous son bras, et s'avança dans l'allée centrale vers la porte de sortie située à l'avant. Luis la suivit, après avoir ramassé sur la banquette son panier à elle. Les soldats entouraient le car, ils étaient une vingtaine. Il n'y avait pas d'officier en vue, c'était apparemment un contrôle de routine. Mais ce que Luis avait craint

était en train de se produire. Il s'était jeté dans un piège. Cette scène sur cette route déserte, à l'aube, était très certainement l'antichambre du néant auquel il était voué, ces soldats aux faciès de lourdauds innocents les figurants du dernier acte de sa vie, et sa vie, un opéra révolutionnaire raté, destiné à tourner court, d'une manière douloureuse et sordide. Il fut étonné de n'éprouver malgré tout aucune peur. Il comprit qu'il continuait à avoir inconsciemment confiance dans cette fille inconnue qui tenait à la main le sac porteur de leur mort à tous les deux et qui descendait le marchepied de l'autocar au milieu des soldats en faisant saillir sa belle poitrine. C'est ce point précis que les soldats regardaient avec envie, leurs fusils automatiques à la main comme des instruments virils.

Au bord de la route étaient deux constructions à toit de tôle ondulée. Un sous-officier sortit de l'une d'elles et annonça d'une voix forte et goguenarde que tout le monde allait être fouillé. Le sous-officier était un grand gaillard au physique avantageux, avec des pattes de lapin, et un pantalon d'uniforme visiblement retaillé pour mettre ses formes en valeur. Décidé à créer une atmosphère de bonne humeur, il compléta son annonce de l'avertissement jovial suivant lequel les dames ne devaient pas s'inquiéter et qu'on procéderait à leur égard avec toute la correction nécessaire. Son regard s'arrêta très vite sur la fille brune qui portait le sac de Luis accroché à son épaule. Au lieu de détourner les yeux, Luis la vit qui soutenait hardiment le regard du militaire. Le bellâtre passa en revue les hanches hautes et fortes et les jambes musclées. Luis s'était laissé pousser humblement du côté où les militaires contrôlaient et fouillaient les hommes. Les voyageurs, maintenant divisés en deux groupes, déposaient leurs cartes d'identité entre les mains de soldats assis à de petites tables.

Le sous-officier s'était placé du côté des femmes et il avait commencé à trier les cartes dans leurs étuis de plastique ou de cuir fatigué. Il tenait à la main celle qu'il cherchait, celle de la fille brune. Après avoir bien regardé la photo, il appela, d'un ton volontairement machinal et administratif : « La senhora Zelia Pascale ! » Et il fit mine de chercher qui ça pouvait être en promenant son regard sur le groupe, le troupeau des femmes.

— Qui est la senhora Zelia Pascale ? répéta-t-il.

Zelia s'avança, avec le sac, et toujours le petit chien, qui lui donnait une allure innocente.

— Venez par ici avec moi, senhora, dit le sous-officier d'un air soudain absorbé et sérieux.

Il ouvrit la porte du fond de la pièce devant laquelle se tenait un soldat en armes qui regardait dans le vide droit devant lui. Les autres soldats, pendant cette manœuvre de leur supérieur se mirent aussi à regarder dans le vide, droit devant eux, où à prendre un air absorbé devant les cartes d'identité qu'ils étaient en train d'examiner.

Entré dans son petit bureau derrière Zelia, le sous-officier referma la porte et se retourna vers elle. Elle lui faisait face, tout près, et il vit que ses seins étaient tendus dans la sorte de caraco de soie artificielle qu'elle portait entrouvert.

— Hé bien, senhora, qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? demanda le sous-

officier pour se donner une contenance, et pour engager la conversation. Est-ce que c'est la peine de l'ouvrir ?

Zelia haussa les épaules, en le regardant bien en face :

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac d'une paysanne qui retourne chez son mari après avoir été visiter sa sœur en ville...

Elle dit cela d'un air de lassitude, jouant le personnage de la femme mariée condamnée à une vie médiocre. Puis elle abaissa son regard pour le diriger vers la poitrine athlétique de son interlocuteur, et plus bas, de telle façon que son interlocuteur sente bien que ce regard était fixé sur le bas de son ventre tendu par l'étoffe serrée de son pantalon. Elle était cette fois-ci la femme frustrée émue par un bel homme et sans défense devant l'occasion d'un plaisir inattendu.

Le temps pressait. Le sous-officier prit le petit chien qui le regardait avec curiosité et, se baissant rapidement, le posa à terre. Puis se relevant, il attira la jeune femme contre lui. Elle ferma les yeux mais elle poussa ses seins et son ventre contre la solide carrure du militaire. Elle sentit le sexe de celui-ci gonfler contre son bas-ventre. Le sergent glissait sa main entre ses jambes, et commençait à perdre son sang-froid en tirant sur l'élastique de sa culotte. Alors elle desserra son étreinte pour l'enlever d'elle-même, tandis qu'en face d'elle, congestionné, l'homme se déboutonnait, libérant son sexe dressé. Il la plaqua contre le mur. S'adossant, elle se baissa, et plia les genoux autant qu'il fallait pour qu'il puisse la pénétrer facilement. La jeune femme jouait sa vie sur ce coït simple et brutal avec ce militaire idiot et bien bâti dont elle sentait les muscles bandés écraser ses cuisses. L'idée lui vint que quelqu'un pouvait entrer. Mais elle comprit aussitôt que le soldat de garde de l'autre côté de la porte était bien là pour quelque chose. Elle n'était probablement pas la première. Elle se sentit pleine de sympathie pour ce bellâtre éclatant de santé, qui faisait son métier de cette façon gaillarde et qui en même temps lui sauvait la vie. D'ailleurs son odeur mâle et la vigueur du membre qui la taraudait commençaient à faire leur effet. Elle sentit que ses jambes faiblissaient, un plaisir aigu montait dans son dos et elle dut se raidir de toutes ses forces pour s'appuyer au mur. Elle joignit ses deux mains derrière le cou de l'homme, pour mieux s'accrocher à lui. Il commença à geindre. La senhorita Zelia Pascale, qui ne pouvait plus retenir son orgasme secoua son bassin violemment pour obliger l'homme à se vider en elle. Puis elle se laissa glisser le long du mur, les jambes fauchées par le plaisir, sans relâcher l'étreinte de ses doigts crispés. Ils se retrouvèrent tous les deux haletants et enchevêtrés sur le plancher de la baraque, à côté du sac, le sac de Luis, le sac de l'argent dont le petit chien mordillait une boucle.

CHAPITRE III

LES INDIENS DU COLONEL RAMIREZ

1

Arrivé à moitié de son parcours, le colonel Ramirez, les coudes au corps, commença à compter « Un, deux, trois, quatre... Un, deux, trois, quatre... » pour discipliner son rythme respiratoire. Il jeta un coup d'œil à son chronomètre et nota qu'il était en avance sur son temps moyen de la semaine passée.

Le parcours qu'il accomplissait chaque matin tournait autour du camp, puis s'enfonçait dans la forêt par un sentier qu'il avait tracé lui-même pour aboutir à la rivière, dans un rapide où le colonel se précipitait d'un plongeon décidé. Nageant dans le courant furieux, le colonel descendait la rivière pendant deux kilomètres jusqu'à une courbe qui s'ouvrait sur un bief tranquille. Arrivé là, il sprintait au crawl, prenait pied sur le sable et reprenait sa course en escaladant la berge. Le parcours le ramenait au camp à travers un brûlis dénudé. Les deux Indiens qui ne le quittaient plus depuis deux ans, des Indiens de la tribu Quimoq qu'il avait été chercher au fin fond de l'Amazone, avaient ouvert la piste devant lui et l'hélicoptère Alouette qui servait à ses liaisons personnelles, prenait l'air au-dessus de la forêt pour surveiller les alentours. Le colonel Ramirez laissait le moins de choses possible au hasard. C'était une autre de ses règles de vie. En plus de son tee-shirt orné d'un Mickey-Mouse ricanant et d'une culotte de cross aux couleurs de l'équipe de football de l'école militaire de La Paz où il avait joué « avant », il portait un poignard de commando attaché à sa jambe gauche et un colt dans un holster.

Le petit appareil électronique miniaturisé qui le reliait à son bureau, et qui complétait l'équipement de sa séance matinale de décrassage, se mit à émettre son bip-bip d'avertissement au moment où le colonel sortait de l'eau à grandes enjambées en soufflant comme une otarie. Il porta l'appareil à son oreille sans laisser tomber l'allure et entendit nasiller la voix de son secrétaire.

— Mon colonel... ? Mon colonel... ? Vous me recevez ?

Le colonel appuya deux fois sur le petit bouton qui lui permettait de signaler, par un bip-bip de retour, qu'il avait entendu.

— C'est le général, mon colonel, qui vous demande... Je lui ai dit que vous alliez le rappeler dans cinq minutes... Terminé...

Le colonel signala de nouveau qu'il avait bien reçu et força le rythme, saisissant l'occasion de pousser au maximum de ses possibilités. Il s'abattit effectivement quatre minutes et quarante-six secondes plus tard, ruisselant de sueur, sur sa table de travail, ce qui faisait vraiment un temps excellent pour l'ensemble de son parcours d'aujourd'hui. Son secrétaire, confiant dans le souffle de son chef, avait déjà rappelé le QG. Il lui tendit l'appareil où frétillait la voix du général.

— Allô, Ramirez ? C'est au sujet de votre opération. Le ministre m'a appelé pour m'en parler. Dites, Ramirez, personne ne nous entend ? Vous êtes bien sur la ligne brouillée ?

— Aucun doute, mon général...

— Le ministre m'a donc appelé, pour me dire qu'il fallait ramener en bon état cette fille qui est dans le maquis avec son curé rouge, vous savez sa petite amie, l'étudiante en médecine... C'est formel, le président en a lui-même parlé au ministre. Des démarches ont été faites par le Brésil, hein, Ramirez ? Vous voyez ce que je veux dire ! C'est une fille plus ou moins Moscatelli, il faut vous débrouiller pour ne pas l'abîmer avec tout votre matériel, votre napalm et vos hélicoptères. Vous êtes assez malin pour ça, Ramirez, hein ?

— Mais, mon général..., dit Ramirez qui ne s'attendait pas du tout à cette complication, nous devons donner l'assaut au camp ! Tout le monde était d'accord qu'il fallait en finir et qu'on allait matraquer dur à la fin...

— Oui bien sûr, Ramirez, mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, c'est un ordre qui vient d'en haut. Allons, Ramirez, vous allez bien trouver un moyen !

— Mais, mon général, je ne sais pas..., protesta Ramirez, qui constatait une fois de plus l'évidence de sa maxime « pas de femmes à la guerre ».

— Allez, allez ! dit le général de sa voix optimiste à l'autre bout du fil brouillé, vous allez très bien vous en sortir, comme d'habitude. Vous qui voulez toujours faire le Tarzan dans la jungle, avec vos Indiens, vous allez bien vous démerder pour l'enlever, cette fille ! Voilà une bonne occasion !

— Bien, mon général, dit Ramirez, je vais voir ce que je peux faire...

— Allez, au revoir, Ramirez ! Je sais que vous ferez plus que le maximum. C'est pour quand votre opération ?

— Ça devait être jour J dans dix jours, mon général, si tout se passe entre-temps comme prévu, mais maintenant...

— Jamais rien ne se passe comme prévu, Ramirez, vous le savez bien et c'est ce qui fait le charme de la vie ! Allez bonne chance, et attrapez-nous cette petite !

Maussade, Ramirez reposa le combiné du téléphone sur son support.

— Appelle Hi-No et son frère, dit-il à son secrétaire.

Les deux Indiens du colonel Ramirez s'appelaient Hi-No et Hi-Mo. Le colonel avait vécu des mois dans leur tribu, une des nombreuses tribus du haut Amazone qui refusent tout contact avec les Blancs et se déplacent dans

des endroits inaccessibles. Le colonel, dans le cadre de sa grande opération « démystification de la forêt vierge », avait un jour décidé de remonter le rio Piedras, seul dans une pirogue, au milieu d'une contrée d'où aucun homme blanc n'était jamais revenu. Son optimisme forcené lui inspirait la certitude que tout se passerait bien, que ces Indiens étaient des gens comme les autres, qu'il y en avait des bons et des mauvais comme partout ailleurs, qu'ils avaient peur et mal aux dents comme tout le monde. Tout était une question de chance et d'occasion. Le colonel Ramirez pensait, après avoir étudié les campagnes des grands capitaines, qu'on ne réussissait dans l'art militaire qu'avec de la chance, qu'il s'était donc condamné à en avoir lui-même à partir du moment où il avait embrassé la carrière des armes, et qu'enfin le meilleur moyen d'attirer la chance était d'avoir confiance en elle en entreprenant hardiment, une fois qu'on était résolu. C'est ce qu'il avait fait le jour où, arrivé en plein territoire des Indiens quimoqs sur le dos du rio Piedras impassible, il s'était mis à pêcher à l'arc en faisant semblant de ne pas remarquer les mouvements du feuillage, qui, de la berge, le guettaient.

Le colonel Ramirez avait emporté plusieurs arcs de chasse, achetés aux Etats-Unis sur les conseils du fameux maître archer Williams, le champion de la chasse au gros gibier, et qui étaient des objets absolument magnifiques, avec leurs formes galbées et leurs filets rouges sur un fond mordoré. Le colonel avait calculé que les Indiens qui le verraient avec ce matériel exceptionnel seraient épatés. Le spectacle d'un Blanc se servant avec dextérité de leur arme traditionnelle au lieu d'arme à feu achèverait de les anéantir. Dans tous les pays du monde, les gens qui ont un « hobby » sont les mêmes. Ils ne résistent pas à l'envie d'en parler avec les autres adeptes, avec ceux qui font partie de la même société secrète et fraternelle. Le colonel Ramirez, sa nudité voilée par un simple pagne d'étoffe de couleur kaki, la couleur de sa tribu, l'armée bolivienne, immobile comme une statue sur un rocher poli par le cours du fleuve tenait donc son arc à 400 dollars bandé depuis quelques minutes au-dessus d'un trou d'eau profond où il avait vu passer furtivement des lueurs prometteuses. Il sentait sur son dos des regards tapis dans le feuillage. A tout moment une flèche pouvait partir d'un autre arc que le sien et s'enfoncer entre ses deux épaules. Dans ce cas, l'opération « démystification de la forêt vierge » serait terminée et le colonel Ramirez n'étonnerait plus personne aux dîners du mess.

Un léger sifflement se fit entendre. Le colonel venait de laisser partir son dard à pointe d'acier inoxydable en direction d'un dos brillant d'écailles, après avoir fait la correction d'angle nécessitée par les phénomènes de réfraction.

« Le fait que je connaisse, moi, le théorème d'optique qui démontre le phénomène de la réfraction me donne forcément une supériorité sur l'Indien qui ne fait qu'appliquer la correction sans comprendre la nature du phénomène. » Cette pensée traversa rapidement l'esprit du colonel Ramirez, en même temps que se dévidait à toute vitesse le fil de nylon qui reliait sa flèche à l'arc. Le chant du moulinet acheva de séduire les deux Indiens qui guettaient. Ils suivaient l'homme blanc depuis la veille avec l'intention de le mettre à mort dès qu'ils auraient recueilli suffisamment d'informations sur

son comportement, comme font les entomologistes avant d'épingler un insecte. Ils n'avaient jamais vu un Blanc de près. Celui-ci, en deux jours, les avait menés d'étonnement en perplexité. La curiosité avait retardé leur décision homicide. Maintenant c'était l'admiration. Ce fil ingénieux qui reliait le gibier au chasseur par un moulinet les fit sortir du feuillage avec un froissement bruyant destiné à avertir l'étranger de leur apparition pacifique.

Le colonel Ramirez ramenait tranquillement son poisson. Les Indiens firent six pas et arrêtèrent leurs pieds nus sur le sable de la berge. Ils tenaient à la main leur arc rudimentaire, dans la position de l'arme au pied, pour bien montrer que leurs intentions étaient douces.

Ils étaient nus, excepté les étuis péniens en écorce qui protégeaient leur sexe des morsures de la sylve. Le colonel qui s'était enfin retourné leur fit un large sourire, comme s'il trouvait tout naturel de rencontrer de paisibles promeneurs au détour d'une rivière, puis il s'avança vers eux pour leur tendre le poisson embroché dans la flèche comme pour leur en faire hommage. Les Indiens le fixaient de leurs yeux rusés qui filtraient entre leurs paupières, avec une ombre de sourire.

— Moi, Ramirez ! dit le colonel en frappant sur sa poitrine pour indiquer qu'il déclinait son identité. Ramirez ! répéta-t-il.

— Hi-No ! dit l'un des Indiens en désignant sa poitrine à son tour.

Puis il ajouta en posant son index sur la poitrine de son compagnon :

— Hi-Mo ! Hi-No, Hi-Mo, répéta-t-il en refaisant les mêmes gestes. Et il ajouta un mot dans sa langue, qui signifiait « frères », ainsi que le colonel devait l'apprendre plus tard.

Les deux Indiens n'avaient plus jamais quitté le colonel depuis ce moment inoubliable. Amené au sein de la tribu, accepté par le Conseil des Anciens après une longue délibération au cours de laquelle Hi-No et Hi-Mo avaient tenu des discours véhéments en sa faveur, le colonel avait été admis à suivre les rites d'initiation qui allaient lui permettre de faire partie de la communauté quimoq sans la souiller de toutes les forces mauvaises et indéfinissables dont il était le véhicule. Il fut attaché à un arbre au-dessus d'une fourmilière, il ramena sur son dos une once qu'il avait dû tuer d'une flèche dans le cœur, et mangea toutes chaudes de nombreuses cervelles de jeunes singes dont il apprit à décortiquer l'enveloppe crânienne. Le colonel en avait vu d'autres avec les instructeurs des Marines à l'école de la jungle de Panama et il accomplit sans une seule faute le parcours du combattant quimoq. Hi-No et Hi-Mo étaient enchantés des performances de leur filleul. Ses mérites augmentaient leur influence dans la communauté. Ils lui offrirent chacun leur femme suivant la coutume et lorsque après six mois de séjour le colonel leur annonça que les Esprits lui avaient enjoint de retourner dans sa tribu à lui, Hi-No et Hi-Mo furent frappés d'une grande douleur. Ils se roulèrent sur le sol en gémissant et allèrent chercher le couteau de sacrifice en pierre polie qui est habituellement gardé dans la Case des Ancêtres. Ils montrèrent au colonel comment ils s'immoleraient après son départ avec cet instrument vénérable.

Il ne restait que la solution de partir avec lui. C'est ce que le colonel

souhaitait depuis longtemps. Avec ces deux types, qui étaient d'une parfaite cruauté de primitifs, marchaient sans bruit, mangeaient peu, et pouvaient rester enterrés des heures dans la vase jusqu'aux narines pour guetter un gibier ou un ennemi, le colonel Ramirez vaudrait un commando de vingt hommes. Il pourrait imaginer des « coups » que personne d'autre ne pouvait faire. Des coups comme ce qu'il fallait réussir aujourd'hui, après avoir entendu la voix du général lui ordonner de se débrouiller pour ramener la jeune Amilhia, née Moscatelli, du maquis de Padre Felicio, sans l'abîmer.

Hi-No et Hi-Mo se tenaient debout devant le colonel, dans la tenue camouflée qui était l'uniforme des unités que celui-ci commandait. Il leur expliquait devant un tableau noir, dans le sabir au moyen duquel il s'entretenait avec eux, un espagnol basique, mélangé de mots quimoqs, ce qu'il voulait entreprendre.

— Vous voir ces points ici, dit le colonel, désignant du bout de sa craie des ronds qu'il venait de tracer. C'est gros rocher montagne où est camp des ennemis. A côté, neuf cabanes et torrent qui passe. Torrent qui descend et là neuf cabanes ! répéta-t-il pour bien se faire comprendre. Cette cabane ici la femme habite. Celle-là ! Femme-médecine ! Femme soigner soldats ennemis !

— Femme sorcier ? demanda Hi-No.

— Non, Hi-No, non ! Femme-médecine, comme docteur capitaine Garcia ici au camp pour soldats malades ou blessés ! Pas sorcier ! dit Ramirez impatienté. Blancs jamais sorciers, seulement savants, seulement connaître ! Jamais sorciers !

Hi-No sourit avec complaisance, mais en gardant l'air de quelqu'un qui n'est pas dupe. Le colonel s'efforçait depuis longtemps d'inculquer à ses deux Indiens la logique des Blancs, et de détruire leur mode de pensée mythique et instinctif.

— Femme très précieuse, reprit le colonel. Nous pas la tuer. Nous la prendre vivante. Nous tous les trois aller seuls, pas d'autres soldats.

Hi-No et Hi-Mo eurent cette fois-ci un sourire de satisfaction. Une belle partie de chasse avec le colonel.

— Vous partir d'abord tous les deux. Machine volante vous emmener la nuit quand pas de lune, continua Ramirez.

— Dans cinq journées pas de lune, déclara Hi-No qui était imbattable sur les problèmes de lunaison.

— Exact, approuva le colonel, qui avait dû, lui, consulter le calendrier avant de faire son briefing. Machine volante vous descendre ici !

Il désignait un point sur le tableau noir, qu'il marqua d'une croix à l'aide de sa craie.

— Vous chercher là un arbre très haut, un arbre tumuc-tumuc.

Ses Indiens nommaient ainsi dans leur langue le jatoba, un des géants de la forêt amazonienne, dont les énormes branches sont disposées de telle manière qu'il est facile d'en faire l'ascension.

— Vous installer abri en haut de l'arbre et mettre la machine qui parle !

Le colonel désigna sur la table de travail une boîte noire d'une trentaine de centimètres de côté. Il déplia l'antenne télescopique dont elle était munie, puis la replia.

— Nous attendre colonel Ramirez ? demanda Hi-Mo.

— Oui, mais vous d'abord marcher jusqu'au camp des ennemis. A peu près marcher deux journées.

Il parcourut du doigt sur le tableau noir la distance entre la croix qu'il avait faite et les ronds indiquant les rochers du camp.

— Vous rester autour du camp cachés et regarder. Attention ! L'ennemi partout autour du camp comme serpents ! Mais vous plus malins que serpents ! Vous regarder qui garde le camp, combien d'hommes, où sont cachés. Vous mettre tout ça dans votre tête...

Les deux Indiens hochèrent la tête d'un air appliqué pour montrer qu'ils saisissaient parfaitement la nature de leur mission.

Ramirez posa son doigt sur une des huttes figurant au tableau.

— Attendez, dit-il. Pas fini. Vous regarder femme-médecine dans son carbet, ici. Vous voir si elle gardée par des hommes. Voir comment arriver jusqu'au carbet. Vous voir si on peut la prendre pendant la nuit, ou le jour. Nous l'attraper tous les trois, quand colonel Ramirez venir. Compris ?

Les deux Indiens affirmèrent qu'ils avaient parfaitement compris.

— Moi venir sept nuits après vous, reprit Ramirez. Moi venir avec machine volante. Septième nuit vous faire marcher machine qui parle. Comme ça.

Il avait saisi de nouveau la boîte noire, étiré l'antenne.

— Quand soleil couché septième fois, et plus de lumière du tout, vous appuyer ici.

Il pressait un bouton rouge visible sur le côté de l'appareil.

— Quand vous appuyer ici, machine commence à parler. Elle parle avec machine volante... Elle dit : je suis là. Hi-Mo et Hi-No sont dans cet arbre-là. Et machine volante peut aller jusqu'à l'arbre. Compris ?

— Oui, dit Hi-No un peu vexé. Nous connaître machines qui parlent.

Le colonel Ramirez avait enseigné à Hi-No et Hi-Mo à se servir des appareils radio de l'armée, notamment des talkies-walkies, à changer les piles, à lire les voltmètres, et s'était efforcé de détruire dans leur esprit l'idée que les machines qui parlent étaient magiques.

— Moi arriver dans machine volante et descendre juste au-dessus de l'arbre notre camp. Mais attention ! Si danger, si quelque chose mauvais, si ennemi à côté, vous pas faire marcher machine qui parle, et moi pas venir. Moi attendre...

Il y eut un silence, que les Indiens occupaient à réfléchir. L'un et l'autre examinaient les différentes hypothèses qui pouvaient se présenter une fois qu'ils seraient livrés à eux-mêmes dans la forêt.

Allant au-devant de leurs réflexions, le colonel reprit :

— Si vous pris par ennemi, vous casser la boîte noire tout de suite, dit-il. Sinon ennemi peut appeler machine volante avec la boîte et prendre machine volante dans piège.

— Nous pas pris par l'ennemi, dit Hi-No offusqué, approuvé aussitôt par Hi-Mo.

Celui-ci prit la parole.

— Et si toi pas venir septième jour ? demanda-t-il. Quoi nous faire ?

— Moi venir, dit Ramirez. Colonel Ramirez toujours venir. Toi savoir, Hi-Mo !

Les deux Indiens sourirent d'un air de confiance.

— Si moi pas venir, moi mort ! Alors capitaine Rodriguez venir, ou lieutenant Moreno.

Les deux Indiens réfléchissaient toujours.

— Si boîte noire pas bien marcher ? demanda Hi-No. Si machine pas parler ?

Hi-No et Hi-Mo avaient suffisamment assisté à des pannes du matériel de transmission pour être prudents.

— C'est juste, dit le colonel. Vous emportez deux boîtes noires. Si une pas marcher, l'autre marche.

Hi-No, qui n'avait pas la notion qu'ont les Blancs du calcul des probabilités, fut sur le point de demander ce qu'il faudrait faire si la seconde machine parlante ne parlait pas non plus, mais il se retint à temps. Le colonel eût sans doute trouvé sa question insolente.

— Alors, vous bien compris ! dit Ramirez pour clore son briefing. Vous maintenant aller entraînement avec autres soldats et attendre lune. Vous rien dire à personne ! Vous muets, comme oiseau acarou.

L'oiseau acarou est le seul oiseau de la grande sylve amazonienne qui ne crie, ne siffle, ni ne chante.

2

L'autocar s'arrêta au centre de São Hora, la petite ville avant Guajara Mirim, au carrefour qui jouait le rôle de place centrale. Tout était rentré dans l'ordre, après le contrôle que les soldats avaient opéré sur la route. Après dix minutes d'une attente intense, Luis avait vu Zelia sortir de la pièce où le sous-officier l'avait conduite. Elle portait le sac accroché à son épaule, et toujours le petit chien. Elle avait aussi toujours le même visage calme en passant devant lui pour regagner sa place. Il chercha à lire les traces de ce qui avait pu se passer de l'autre côté de la porte. Il ne vit rien d'autre qu'un peu de rougeur qui s'était ajoutée aux pommettes de son teint mat de brune, et un peu plus de brillant dans ses yeux. Il pensa tout de suite qu'elle l'avait trahi, que le sous-officier obligeait la jeune femme à remonter dans le car avec l'argent afin que son complice en reprenne possession et qu'on puisse saisir sur lui la preuve de son activité révolutionnaire. Il reprit sa place derrière elle. Si cette hypothèse était la bonne, elle allait lui redonner le sac. Mais elle le garda. L'autocar était parti et elle dormait avec le sac sur les genoux, bien serré contre elle.

La jeune femme était lasse, d'une fatigue qui était un immense bien-être. Elle s'était endormie en constatant ce qu'elle savait déjà, que le danger pour elle était un excitant de son érotisme, que ses orgasmes étaient d'autant plus forts qu'ils avaient été précédés de plus de tension nerveuse. A cela s'ajoutait